



LES STYLES DE KARATÉ

À la fin du 19^e siècle, à Okinawa, le temps de l'entraînement secret était révolu, mais les maîtres veillaient encore jalousement sur leur art martial, immense trésor propre à aiguïser la convoitise, qu'ils enseignaient à des disciples rigoureusement sélectionnés. Le Tode ou Okinawa-te

comportait alors deux styles ou tendances : Shorin et Shorei.

Avec le 20^e siècle l'Okinawa-te devint le *kara-te* qui fut pris d'une frénésie expansive, d'abord au Japon, puis dans le reste du monde. Et subitement, le nombre de styles se multiplia.

Aujourd'hui, la Fédération Française de Karaté répertorie un vaste panel de styles — treize dans la rubrique « *karate-do* » et vingt-deux dans « *karate-jitsu* » ; classification d'ailleurs contestable. Mais ce n'est rien en regard de ce qu'il est possible de découvrir lors d'une recherche exhaustive : au moins une centaine d'organisations revendiquent des spécificités telles qu'elles justifient d'être incluses dans la liste des styles. Qu'est-ce qu'un style de karaté ? Cette prolifération est-elle justifiée ? Certains styles sont-ils plus intéressants ou plus efficaces que d'autres ?

Après avoir examiné la genèse des principaux styles de karaté, nous tenterons de répondre à ces questions, mais au préalable, il convient de bien circonscrire notre discours. Nous limiterons notre étude aux styles dont la filiation avec l'art martial pratiqué dans l'île d'Okinawa est indiscutable, même s'ils ont subi d'importantes influences extérieures, et excluons les synthèses de différents arts martiaux où le karaté n'est pas majoritaire. De plus, en dépit des qualités indéniables de certains experts contemporains, nous ne présenterons pas la biographie de ceux qui sont nés après la seconde guerre mondiale car leur influence n'est pas encore assurée.

À L'ORIGINE

Carrefour des influences japonaise et chinoise, inimitable creuset d'une culture exceptionnelle liée à une histoire qui ne l'est pas moins, Okinawa, minuscule île (2 275 km²) de l'archipel des Ryukyu, a enfanté le plus abouti des arts martiaux que l'espèce humaine ait développés. Au 19^e siècle, tous ceux dont le nom a compté dans l'histoire du karaté ont suivi l'enseignement de Sokon Matsumura, suggérant ainsi qu'il concentrait tous les acquis techniques élaborés par de nombreuses générations d'experts du plus haut niveau. Le karaté était-il parvenu à son ultime perfectionnement ? Aucun document indiscutable ne nous permet, malheureusement, de l'affirmer mais un faisceau d'arguments, si ce n'est de preuves, nous guide vers cette conclusion. Cependant, la multiplication ultérieure des styles, écoles ou méthodes semble attester de la nécessité pour de nombreux experts du 20^e siècle de poursuivre l'amélioration du karaté en dépit du large consensus qui s'était opéré autour de l'enseignement de Matsumura. Mais, devant cette étonnante prolifération de styles, on peut légitimement se demander si la vanité de l'ego de certains experts — au demeurant excellents — qui lui ont succédé ou l'aveugle empressement des disciples à hisser un maître un peu trop humble sur un piédestal, voire quelque préoccupation mercantile, n'ont pas contribué à cette anarchique accumulation.

Espérons néanmoins constater un certain nombre d'apports techniques, psychiques ou philosophiques déterminants. Mais dans ce cas, cela fait surgir une question embarrassante : s'il y a eu de réelles avancées, pourquoi les autres styles ne les ont-ils pas récupérées, annihilant ainsi les différences ? Une petite rétrospective historique pourra peut-être nous conférer quelque lumière.

L'Histoire a créé à Okinawa les conditions « idéales » pour l'émergence d'un art martial à main nue sophistiqué :

- Située au confluent des ambitions chinoises et japonaises, cette île a toujours constitué un « merveilleux » champ de bataille.
- Le pays était agité de violentes et incessantes tensions internes (au moins depuis le milieu du 15^e siècle) ;
- C'est sans doute le seul lieu au monde où les armes ont été prohibées durant presque quatre siècles.
- Les armes à feu, compte tenu des deux siècles d'isolationnisme du Japon — et en conséquence d'Okinawa qui était sous domination japonaise depuis 1609 — ne sont apparues qu'à la fin du 19^e siècle.

Trois villes d'Okinawa, aujourd'hui regroupées dans la capitale Naha, ont constitué les épacentres de l'art martial local :

- Shuri, s'est développée autour du palais royal. Outre le roi et sa cour, la population de cette ville était surtout constituée d'aristocrates, de nobles, et de membres de la haute bourgeoisie. Population renforcée par l'assignation à résidence imposée par le roi à tous les nobles du royaume, conjointement au désarmement de l'ensemble de la population, pour juguler toute tentative d'insurrection. On y pratiquait le Shuri-te.
- Naha, ville portuaire, était surtout peuplée de marins, de dockers, et de commerçants. L'art martial local se nommait Naha-te.
- Tomari était un village de paysans qui consacraient leur temps libre au Tomari-te.

Outre leurs qualités martiales propres, les Okinawais ont puisé dans l'art des samourais japonais, qui pratiquaient le *ju-jitsu*, et dans le *wu-shu* chinois. Concernant les apports chinois, qui ont été considérables, la spécificité des villes de Shuri et Naha a influencé l'installation des Chinois en fonction de leur statut social : les nobles à Shuri, les commerçants et marins à Naha. Tomari a subi des influences plus mitigées. La religion — le peuple et les nobles ne suivaient pas les mêmes rites — a certainement contribué à orienter les visiteurs chinois vers telle ou telle destination. Les bouddhistes chinois ont généralement préféré Shuri, car le bouddhisme zen y était bien implanté, notamment grâce aux samourais.

Voici ce que nous écrivions à la parution de cet article :

« Les voyages dans l'autre sens ont suivi les mêmes itinéraires : les habitants de Shuri vers le nord de la Chine, ceux de Naha vers le sud. Cela explique l'énorme influence du temple bouddhiste de Shaolin, situé en Chine du nord, — célèbre grâce à ses moines guerriers — sur le Shuri-te et la différenciation progressive des deux styles, puisque le *wu-shu* de la Chine du nord et celui de la Chine du sud utilisent des concepts de combat différents, voire antinomiques.

On ne s'étonnera donc pas de l'adoption du nom « Shorin-ryu » par le Shuri-te au 19^e siècle, période où la Chine constituait « la » référence culturelle à Okinawa, puisque « Shorin » est la transcription okinawaïenne de « Shaolin ». Peu de temps après, le Naha-te prendra le nom « Shorei-ryu », du nom d'un temple du sud de la Chine. Sans doute les prémices des batailles rhétoriques qui allaient animer le monde des arts martiaux au 20^e siècle ! »

C'est ce qu'on peut lire dans la plupart des ouvrages concernant cette époque, mais cela est en grande partie faux et il convient de rétablir la vérité. En effet, Shorin et Shorei désignent tous les deux Shaolin dans des dialectes différents. En fait, tous les Okinawais sont allés étudier le Shaolin-quan dans le même temple en Chine du sud et ont subi les mêmes influences. Les différences de style sont donc dues uniquement aux affinités de chaque maître pour une forme particulière de pratique.

Mais revenons un peu en arrière avec quelques biographies.

Nota bene : l'ordre de présentation du nom et du prénom obéit à des règles variables. Au Japon les identités calligraphiées avec des *kanji* sont présentées dans l'ordre « nom, prénom ». Transcrites en alphabet

occidental, les Japonais eux-mêmes utilisent plutôt la formule « prénom, nom ». C'est celle que nous adoptons dans le présent document. Les titres, Peichin ou Sensei, suivent le nom.

SHURI-TE

Shinjo Choken, membre de la cour du roi vers la fin du 16^e siècle et le début du 17^e, est le premier nom que les annales du Shuri-te nous ont légué. Surviennent ensuite, vers le milieu du 17^e siècle et au 18^e, Chatan Yara (1668-1756), Takahara Peichin (1683-1760), Kushanku (?-1790), ambassadeur militaire chinois et maître de *kempo* Shaolin, sur lequel nous possédons peu de renseignements mais que nous retrouvons dans le nom d'un *kata* — Kushanku ou Kosokun ou Kanku — et Tode Sakugawa (1733-1815). Sokon Matsumura (1797-1889) marquera la fin de l'histoire du Shuri-te et l'avènement du Shorin-ryu.

- Chatan Yara (1668-1756)

Yara est né dans le petit village de Chatan à Okinawa.

Il séjourna une vingtaine d'années en Chine où il apprit plusieurs styles de boxe chinoise. À son retour à Okinawa il acquit très rapidement une enviable réputation d'efficacité.

Il fut l'un des maîtres de Takahara Peichin.

Vers la fin de sa vie, il a enseigné à Sakugawa, en particulier le *kata* Hakusturu (*kata* de la Grue Blanche). C'est alors que le vieux Yara et le jeune Sakugawa rencontrèrent Kushanku qui leur apprit son légendaire *kata*. Chacun l'enseigna à son tour à ses propres élèves. La version de Sakugawa, qui, selon diverses sources, n'en aurait pas très bien compris les subtilités, nous est parvenue par l'intermédiaire de Sokon Matsumura (1797-1889) ; celle de Yara, certainement plus fidèle au modèle d'origine, a cheminé sur une voie pavée de noms moins célèbres pour aboutir à Chotoku Kyan (1870-1945). Évidemment ces divergences d'interprétation nous interpellent, mais que dire des sept versions nettement différenciées qui existent aujourd'hui ?

- Takahara Peichin (1683-1760)

Shinun Ho Takahara est né dans le village d' Akata, province de Shuri. Il fut conjointement moine bouddhiste Shaolin, astronome, cartographe et maître tant de Shuri-te primitif que de Shaolin *kempo*.

Voyant les arts martiaux comme un mode de vie et bien que le « *do* » n'ait pas encore fait son apparition dans ce domaine, il établit une « éthique » du parfait combattant : compassion, humilité, modestie, fidélité et compréhension profonde de l'essence des techniques.

Il accordait une importance primordiale aux *kata* qui étaient, selon lui, des outils efficaces pour comprendre et tester les techniques de combat.

Sakugawa, personnage légendaire du Shuri-te, fut son principal disciple.

Le titre honorifique de « Peichin » lui fut accordé par le roi, pour services rendus au pays.

- Tode Sakugawa (1733-1815)

On trouve parfois les dates 1762-1843 correspondant vraisemblablement au fils Sakugawa qui, bien que maître d'art martial lui aussi, n'est pas celui qui est entré dans la légende.

De son vrai nom Kanga Sakugawa, il fut disciple, pendant six ans de Takahara Peichin, puis, à partir de 1756, pendant six ans de Kushanku. C'est de Kushanku qu'il a appris la technique appelée « *hikite* ».

Il fit plusieurs voyages en Chine pour perfectionner son art, ce qui contribua dans une large mesure à l'évolution du Shuri-te, mélange de techniques locales et de kung-fu Shaolin. À son retour à Okinawa, il était considéré comme étant le plus grand expert local de boxe chinoise, d'où son surnom : Tode (main de Chine).

Il eut de nombreux disciples, mais le plus éminent fut Sokon Matsumura.

- Sokon Matsumura (1797-1889)

À noter que des dates différentes et plus tardives sont très souvent citées pour encadrer la vie de Matsumura, mais seules les dates que nous avons mentionnées s'articulent correctement avec celles de ses contemporains.

Appelé aussi Bushi (guerrier) Matsumura, il est issu de la noblesse locale et commença l'apprentissage du Shuri-te à l'âge de dix ans, sous la férule de Tode Sakugawa dont il fut le dernier disciple et devint le successeur.

Ses qualités de combattant étaient si exceptionnelles qu'il devint très rapidement, en 1816, à l'âge de dix-neuf ans, le responsable et instructeur de la garde du palais de Shuri et garde du corps personnel du roi. Il est resté à ce poste sous les trois derniers règnes des rois d'Okinawa.

Il s'entraîna avec plusieurs maîtres chinois dont un dénommé Chinto. Il créa, en son honneur, un kata qui porte son nom (Gankaku en prononciation japonaise).

Il systématisa son art pour pouvoir l'enseigner et y introduisit les kata Kushanku et Hakutsuru, que Sakugawa lui avait enseignés, et créa, outre Chinto, les kata Passai (Bassai) et Gojushiho. Afin de renforcer le corps et permettre de développer la stabilité du combattant dans des déplacements rapides, il inventa le kata Naihanchi (Tekki).

Parmi ses disciples, il convient de distinguer Anko Itosu (1830-1915), son successeur officiel.

À la fin de sa vie, il intégra les kata du Tomari-te et ceux du Shuri-te dans un style unique qu'il nomma « Shorin-ryu ».

Tous les styles modernes de karaté, sans aucune exception, sont issus de son enseignement, y compris, en partie, le Goju-ryu et le Uechi-ryu.

TOMARI-TE

Ce style, qui ne s'est réellement affirmé qu'au 19^e siècle, comportait quelques kata originaux, mais sa forme générale était très proche du Shuri-te, car les deux villes, sous l'impulsion de Sokon Matsumura et Kosaku Matsumora — attention à la confusion entre ces deux noms —, se sont progressivement engagées dans une fructueuse collaboration alors que la rivalité est restée vive avec Naha.

- Kosaku Matsumora (1829-1898)

C'est la figure de proue du Tomari-te.

Il a d'abord étudié le Tomari-te avec Karyu Uku (1800-1850) puis avec Kishin Teruya (1804-1864) lequel lui a enseigné les kata Rohai, Wanshu (Empi) et Wankan.

Ensuite, il fut un certain temps disciple de Sokon Matsumura. Il s'entraîna également avec le Chinois Chinto qui lui aurait appris Chinte, Jiin et Jitte.

Il avait une soixantaine d'années quand Kentsu Yabu (1866-1937) et Choyu Motobu (1865-1927), deux disciples d'Anko Itosu, vinrent le défier comme cela se pratiquait couramment à Okinawa. Mais Matsumora utilisa une autre voie que le combat pour s'imposer : Yabu et Motobu ont bu le thé, écouté les préceptes de Matsumora sur les « règles de la politesse » et l'ont quitté en l'appelant « Maître ».

On pense généralement que les dimensions morale et philosophique sont l'apanage du karate-do ; ce deuxième exemple, le premier étant Takahara, montre que le karate-jutsu — la transition s'est opérée dans la première moitié du 20^e siècle — de Matsumora ne négligeait pas l'aspect spirituel de l'art martial.

Ses deux principaux disciples furent Chotoku Kyan (1870-1945), et Choki Motobu (1871-1944 ; frère de Choyu).

NAHA-TE

Alors que les apports chinois ont simplement enrichi le Shuri-te dont la genèse se perd dans la nuit des temps, le Naha-te est essentiellement constitué de techniques issues du *wu-shu*. L'histoire de ce style démarre beaucoup plus tardivement puisqu'on ne trouve pas de personnalité marquante avant le milieu du 19^e siècle.

- Seisho Aragaki (1840-1918)

Naissance à Kumemura ou sur l'île voisine de Sesoku, Okinawa. Fonctionnaire et interprète à la cour royale d'Okinawa, il eut pour professeur le Chinois Wai Xinxian de Fuzhou, une ville de la province du Fujian.

Il était célèbre pour l'enseignement de Unshu (Unsu), Seisan (Hangetsu), Shihohai, Niseishi (Nijushiho), Sanchin et pour sa maîtrise des armes du *kobujutsu*.

Les techniques et *kata* d'Aragaki sont disséminées dans un certain nombre de styles modernes de karaté et de *kobudo*. Le Chito-ryu — créé par Tsuyoshi Chitose ; à ne pas confondre avec le Shito-ryu — est sans doute le style le plus proche de l'enseignement d'Aragaki. C'est sans doute la raison, alliée au fait qu'il n'est pas né à Naha, pour laquelle Aragaki est rarement cité comme précurseur du Naha-te. Cependant, sa formation martiale essentiellement chinoise et l'influence qu'il a eue sur le jeune Higaonna l'inscrivent sans ambiguïté dans cette lignée.

- Kanryo Higaonna (1853-1915)

Parfois aussi appelé Higashionna, il est né à Naha, sur l'île d'Okinawa, de parents marchands de bois de chauffage.

Au début des années 1860, il débuta l'étude des arts martiaux sous la férule de Seisho Aragaki. Plusieurs autres maîtres, dont Matsumura, complétèrent sa formation.

En 1877, Higaonna s'embarqua pour Fuzhou. Il y passa plusieurs années pour étudier, presque à plein temps, les arts martiaux chinois avec plusieurs professeurs, notamment Liu Liu Ko que Higaonna citait comme quelqu'un d'extrêmement fort.

En 1885, Kanryo Higaonna retourna à Okinawa et reprit l'affaire familiale. Il commença aussi à enseigner les arts martiaux à Naha et dans les alentours. Il se distinguait dans son style par l'intégration de techniques à la fois dures (*go*) et souples (*ju*) dans un système unique. Il devint tellement incontournable que le nom Naha-te finit par être assimilé à son enseignement.

Higaonna était connu pour son puissant *kata* Sanchin.

À sa mort, en 1915, il laissa quelques rares disciples, mais on compte parmi ceux-ci quelques-uns des maîtres les plus influents du karaté : Chojun Miyagi (1888-1953), Shigehatsu Kyoda, Koki Shiroma et Seiko Higa (1898-1966).

Miyagi, qui fondera plus tard le Goju-ryu lui succéda à la tête de l'école.

Comment expliquer l'avance historique prise par le Shuri-te sur les deux styles concurrents, Tomari-te et Naha-te ?

Quand on souhaite une réelle efficacité, on se dote d'une arme ; le combat à mains nues n'est qu'un pis-aller. Cependant, les armes sont interdites dans le royaume d'Okinawa depuis le 15^e siècle. Or, à Shuri résident les nobles ; leur seule arme est le sabre. Si le roi leur en interdit le port, il ne leur reste que leurs mains. Naha et Tomari sont des villes de travailleurs qui utilisent de nombreux outils difficiles à interdire ; tout naturellement, ces outils deviennent les armes du *kobu-jutsu* et c'est seulement quand la surveillance des samourais s'accroît que le combat à mains nues se développe. De plus, les nobles de Shuri n'ont rien à faire et peuvent consacrer beaucoup de temps à l'entraînement alors que paysans ou pêcheurs ne connaissent guère le temps libre.

SHORIN-RYU

Ainsi nommé par Sokon Matsumura, ce style est donc, pour l'essentiel, issu de concepts de combat tirés du Shuri-te, du Shaolin *quan* (poing de Shaolin) et, de façon plus marginale, du Tomari-te. Le Shorin-ryu est aujourd'hui encore très pratiqué, mais de grandes différences s'observent entre chaque maître.

Les principaux disciples de Matsumura, en dehors de son petit fils, Nabe — qui n'eut qu'un seul et unique élève, Hohan Soken (1889-1982) —, furent Yasutsune Azato (1827-1906), Anko Itosu (1830-1915), Kentsu Yabu (1866-1937), Chomo Hanashiro (1869-1945) et Chotoku Kyan (1870-1945).

Cette liste, non exhaustive de maîtres présente quelques figures, parmi les plus marquantes de l'histoire du Shorin-ryu.

- Anko Itosu (1830-1915)

Yasutsune Itosu, plus connu sous le nom Anko Itosu, fut le disciple de Sokon Matsumura entre 1840 et 1848.

C'est lui qui introduisit dans les écoles d'Okinawa, au début du 20^e siècle, l'entraînement de l'Okinawa-te – appelé ainsi, pour gommer les différences entre les différents courants du Tode et aussi pour supprimer les références à la Chine, les séquelles de la guerre sino-japonaise (1894-1895) étant encore trop fraîches. Afin de valoriser l'aspect éducatif du karaté, il le transforma en une forme d'éducation physique.

Anko Itosu jugeait les *kata* anciens trop complexes pour des collégiens ; aussi créa-t-il, en 1907, des *kata* simplifiés, les Pinan (Heian), à partir des *kata* Passai et Kushanku. Il scinda aussi le *kata* Naihanchi en trois afin de rendre son apprentissage plus facile. On lui attribue également la création de Kosokun-sho (Kanku-sho) et Shiho-Kosokun.

Porté par son élan, il modifia notablement la quasi-totalité des *kata* que ses maîtres lui avaient transmis. Ce fait, conjointement à l'abandon de l'aspect martial du karaté, lui sera reproché par une partie des maîtres d'Okinawa qui préféreront continuer à se référer à Sokon Matsumura.

Il eut néanmoins de très nombreux disciples, dont les quatre principaux furent Shoshin Chibana, Gichin Funakoshi, Shinpan Shiroma et Kenwa Mabuni.

Il a été surnommé « le père du karaté moderne ». Il peut également être considéré comme celui qui dénatura le plus profondément l'héritage du Shorin-ryu.

- Yasutsune Azato (1827-1906)

Il fut, comme son ami Anko Itosu (mêmes prénoms, Yasutsune, et mêmes surnoms, Anko), un disciple éminent de Sokon Matsumura.

Il est aussi devenu excellent cavalier et expert de l'école de sabre Jigen-ryu. Contrairement à Itosu, il est resté fidèle au fondement martial du Tode.

Gichin Funakoshi (1868-1957) était dans la même classe que son fils, à l'école primaire, et c'est tout naturellement qu'il devint son disciple avant de poursuivre avec Itosu.

La plupart de nos maigres connaissances à son sujet nous viennent de Funakoshi.

- Kentsu Yabu (1866-1937)

Né à Shuri, il a commencé l'entraînement chez Sokon Matsumura, puis chez Anko Itosu, disciple et successeur du précédent.

Il enseigna lui-même le Shorin-ryu de 1910 à 1930 à Okinawa.

Son fils est connu aux États-Unis comme expert Shorin-ryu sous le nom de Yabe.

Il est cité dans de multiples faits marquant l'histoire du karaté mais souvent en association ou dans l'ombre d'un autre maître.

- Chomo Hanashiro (1869-1945)

À un âge précoce, il débuta avec Sokon Matsumura et poursuivit avec Anko Itosu dont il devint l'adjoint. Dès le début du 20^e siècle, Hanashiro a enseigné dans une école secondaire à Shuri.

Dans les années 1920, Hanashiro était l'un des maîtres les plus réputés à Okinawa. Il fut l'un des premiers, en 1905, à utiliser le terme « karate ».

Chomo Hanashiro eut quelques étudiants célèbres : Shigeru Nakamura (1894-1969), Tsuyoshi Chitose (1898-1984 ; fondateur du Chito-ryu), Chozo Nakama (1899-1982 ; fondateur du Shubokan) et Zenryo Shimabukuro (1904-1969 ; fondateur du Seibukan Shorin-ryu).

- Chotoku Kyan (1870-1945)

Né à Shuri, c'est l'un des maîtres d'Okinawa les plus connus.

Il fut initié au karaté par son père, qui put l'introduire auprès de Sokon Matsumura.

Avec Matsumura il apprit les *kata* Seisan et Gojushiho.

Avec Matsumura, il apprit l'ancienne version de Passai et Chinto. Un disciple de Chatan Yara lui enseigna Chatan Yara no Kushanku.

Il est presque certain que le karaté de Chotoku Kyan est resté l'un des plus fidèles au karaté d'origine pratiqué au 19^e siècle, et même avant, à Okinawa.

Redoutable combattant, de petite taille, il développa un karaté basé sur les esquives. À une époque où les défis étaient courants, il n'a, paraît-il, jamais été battu. Il donna le nom de Sukunai-Hayashi-ryu à son style de karaté.

Outre Shoshin Nagamine (1907-1997), qu'il désigna comme successeur, ses deux élèves les plus fidèles furent Zenryo Shimabukuro (1908-1969) et Joen Nakazato (né en 1922).

Nakazato a créé en 1954 le Shorinji-ryu pour le différencier du Shorin-ryu dont il est issu.

- Shoshin Chibana (1885-1969)

Aussi nommé Chojin Kuba, il fut, dès l'âge de quinze ans, le disciple d'Anko Itosu jusqu'à la mort de celui-ci. À l'âge de trente-cinq ans, il ouvrit un dojo à Shuri et nomma son école Kobayashi-ryu, qui est une des prononciations japonaises possibles des idéogrammes utilisés pour transcrire Shaolin-shu.

En 1956, il fut le premier président de l'Okinawa Karate-Do Renmei (fédération qui regroupe l'ensemble des styles de l'île).

Il créa, en 1961, l'Okinawa Shorin-ryu Karate Kyokai.

Enseignant de très grande réputation, il eut de très nombreux disciples.

Les principaux furent Yuchoku Higa (1910-1994), Shuguro Nakazato (né en 1919), Katsuya Miyahira (né en 1916).

- Shinpan Shiroma (1890-1954)

Connu aussi sous le nom de Gusukuma (prononciation chinoise de Shiroma).

Élève de Anko Itosu, il conserva l'enseignement de son maître et le transmit tel quel à de nombreux disciples, parmi lesquels Yoshio Nakamura (né en 1916), et Ankichi Arakaki (1899-1927).

Parallèlement, il étudia le Goju-ryu, avec Kanryo Higaonna.

Il participa à la création de l'école Shito-ryu, avec son ami Kenwa Mabuni.

- Shoshin Nagamine (1907-1997)

Soldat, puis officier de police et, surtout, grand maître de karaté.

Naissance à Tomari. Il fut un enfant chétif et maladif. En 1926 atteint de graves troubles gastriques, il commença seul un régime sévère et se mit au karaté sous la surveillance bienveillante de son voisin, Shoshin Chibana. Il recouvra rapidement une bonne santé, grâce à un dur travail, tant à l'école qu'à l'entraînement de karaté. Il finit par avoir une telle condition physique, qu'il devint le leader du club de karaté de son lycée et fut surnommé Chaippai Matsu (le pin tenace).

Il continua l'étude du Karaté l'année suivante avec Ankichi Arakaki et poursuivit avec Taro Shimabuku (disciple de Chotoku Kyan).

Plus tard, après avoir été démobilisé de l'armée japonaise avec laquelle il a combattu en Chine, il entra dans la police et s'entraîna avec Chotoku Kyan et Choki Motobu (1871-1944).

En 1953, ayant pris sa retraite de la police, il rentra à Naha et y ouvrit son propre dojo qu'il nomma Centre Matsubayashi-Shorin-ryu (école Shorin de la forêt de pins).

Il créa, en collaboration avec Chojun Miyagi (1888-1953 ; créateur du Goju-ryu), deux nouveaux kata très simples, les Fukyugata qui sont des kata préparatoires pour les débutants.

Il enseigna jusqu'à sa mort en 1997. Son fils lui succéda à la tête de son dojo.

- Katsuya Miyahira (né en 1916)

Disciple de Shoshin Chibana, de qui il apprit surtout les kata enseignés par Anko Itosu, c'est avec Choki Motobu qu'il s'est initié au kumite.

Miyahira affirme : « Sans makiwara, il n'y a pas de karaté ».

Un de ses élèves, Kenyu Chinen (né en 1944), enseigne à Paris le Shorin-ryu et le kobudo qu'il a appris de Shinpo Matayoshi (1922-1997), expert de Shorin-ryu et grand spécialiste de kobudo.

- Yoshio Nakamura (né en 1916)

Il fut le disciple de Shinpan Shiroma, lui-même élève d'Anko Itosu.

Il connut la plupart des grands maîtres de karaté d'Okinawa. Il possède une vaste connaissance des arts martiaux et de leur histoire.

Bien qu'ayant débuté le karaté très jeune, ce n'est qu'à l'âge de cinquante ans qu'il pensa être capable d'enseigner le karaté dans son dojo de Naha, qu'il a appelé le En-Bu-Kan (Temple de la Culture Martiale).

Son enseignement très traditionnel perpétue l'apprentissage des *kata* originaux Shorin-ryu. Spécialiste des *bunkai*, Nakamura a mené une vie de recherche sur la complexité et l'utilisation des techniques utilisées en *kata*.

Il est président de la Zen Okinawa Karate-Do Renmei.

Yoshio Nakamura a mis par écrit son expérience et une partie de son savoir dans un ouvrage intitulé : « Shuri Shorin-ryu Karate-do ».

- Shuguro Nakazato (né en 1919)

Né à Naha, il commença le karaté au Japon à l'âge de seize ans.

Après la guerre, il devint disciple de Shoshin Chibana.

Au décès de son maître en 1969, il sera officiellement le successeur de cette école malgré son statut de disciple externe (*soto deshi*).

Son courant se nomme le Shorinkan et est l'une des grandes branches actuelles du Shorin-ryu.

Tous les maîtres que nous venons de présenter se sont toujours référés au terme Shorin ou à un de ses dérivés mais chacun a cultivé sa différence dans la lignée du Shorin-ryu de Sokon Matsumura ou celle d'Anko Itosu, ce qui nous offre aujourd'hui un vaste éventail de styles se réclamant d'une origine commune.

Certaines constantes peuvent néanmoins caractériser le Shorin-ryu :

- Des postures relativement hautes, quasi naturelles, et souples ;
- Une grande rapidité des déplacements ;
- Un travail approfondi des *kata* ;
- Une respiration naturelle et non forcée ;
- Des techniques de frappes plus directes que circulaires.

Bien d'autres maîtres ont reçu le Shorin-ryu en héritage, mais pour diverses raisons, ils ont abandonné cette dénomination et en ont plus ou moins modifié le contenu technique ou philosophique. Voici les principaux :

SHOTOKAN

Ce style est aujourd'hui le plus pratiqué dans le Monde mais les variantes liées à chaque maître sont particulièrement marquées en particulier du fait d'une grande confusion entre la pratique du père Funakoshi et celle du fils qui étaient extrêmement dissemblables.

- Gichin Funakoshi (1868-1957)

Né à Shuri, il est le descendant d'une lignée de samourais.

Vers sa dixième année, il commença sa formation martiale avec Anko Azato. Quelques années plus tard, il s'entraîna occasionnellement avec Anko Itosu qui devint son seul maître à la mort d'Azato en 1906. Bien qu'étant resté beaucoup plus longtemps avec Azato, c'est le karaté d'Itosu qu'il choisit de transmettre, pensant ainsi mieux répondre aux désirs de la jeunesse nipponne qui rejetait les valeurs ancestrales et s'émerveillait des nouveautés occidentales comme la boxe anglaise.

Il effectua en 1916, à Kyoto, une démonstration qui fut sans doute la première en dehors d'Okinawa.

En 1922, à l'âge de cinquante-quatre ans, il présenta le karaté d'Okinawa au ministère de l'éducation à Tokyo. Cette deuxième démonstration publique de karaté au Japon, eut quelque succès et le fondateur du judo, Jigoro Kano, invita Funakoshi au célèbre *dojo* du Kodokan, pour qu'il fasse une démonstration devant des spécialistes des arts martiaux. À la suite de sa prestation, il commença à donner des cours à Tokyo.

Afin de favoriser l'introduction du karaté dans l'ensemble du Japon, Funakoshi publia en 1922 un livre intitulé « Ryukyu Kempo Karate », le premier écrit formel sur l'art du *karate-jutsu*, qui fut favorablement accueilli. Ensuite en 1929, alors que la seconde guerre sino-japonaise était en gestation, il donna des noms japonais aux *kata* pour lesquels on utilisait à Okinawa la prononciation chinoise et, en concertation avec d'autres experts de karaté, il changea les idéogrammes du terme « karate ». Bien que la prononciation fût identique, la signification passait de « la main chinoise » à « la main vide ».

Durant cette époque, Funakoshi commença à pratiquer le bouddhisme zen, ce qui renforça l'aspect philosophique de son enseignement et le conforta dans sa conception éducative du karaté. Il refusait toute forme de confrontation car, prétendait-il, le karaté était trop dangereux pour envisager des *jyu-gumite*. Cet aspect laisse supposer un côté très martial à son enseignement. Mais l'absence de mise en pratique, puisque ses entraînements se limitaient, pour l'essentiel, au travail des *kata*, et sa fidélité envers les principes développés par Itosu plaident plutôt pour une occultation du volet martial. Ambiguïté répercutée sur ses élèves chez lesquels on remarquera de nombreuses hésitations entre les aspects martiaux, sportifs et éducatifs du karaté.

À la fin des années 30, des clubs de karaté s'étaient mis en place dans les établissements d'enseignement supérieur un peu partout au Japon. Pour accueillir correctement un nombre croissant d'élèves, en 1939 Funakoshi fit construire le *dojo* « Shotokan ». « Shoto », qui signifie approximativement « vagues de pins », est le nom qu'il utilisait pour signer ses calligraphies et ses poésies.

Dans les raids aériens de la seconde guerre mondiale, le Shotokan fut détruit et la croissance du karaté s'arrêta temporairement. Après la guerre, des élèves de Funakoshi se regroupèrent et, en 1949, formèrent la Japan Karate Association (JKA) qui avait des prétentions hégémoniques sur l'ensemble du karaté mais ne représenta jamais que le Shotokan, avec Gichin Funakoshi comme maître suprême officiel. Malgré son titre, Funakoshi ne cautionna jamais les initiatives de la JKA qui fut reconnue officiellement par le ministère de l'éducation le 10 avril 1957.

Gichin Funakoshi forma de nombreux élèves qui devinrent eux-mêmes des maîtres renommés : Obata, Okuyama, Egami, Harada, Hironishi, Takagi, Ohshima, Nakayama, Nishiyama, Kase.

Gichin Funakoshi a été gratifié de son vivant de l'appellation exceptionnelle « O-sensei » (grand maître).

Cependant, en 1957, après sa mort, un désaccord public entre la JKA et plusieurs anciens élèves de Funakoshi dont Obata, Ohshima et Egami — créateur, quelques mois plus tard, du Shotokai —, qui se disaient écœurés par la dérive sportive et commerciale que prenait l'organisation officielle, entraîna une première scission.

- Yoshitaka Funakoshi (1906-1945)

C'est le fils Funakoshi, Yoshitaka, également appelé Gigo Funakoshi, qui fut à l'origine du style Shotokan tel qu'on le rencontre le plus souvent désormais. Ce style est considéré comme l'un des plus puissants grâce à des positions basses et de longues attaques. Un autre développement technique réside dans les positions *hanmi* (de trois quarts) lors des blocages. D'autre part, s'il n'en est pas l'inventeur, le fils Funakoshi a pour le moins vulgarisé l'utilisation des techniques de jambe : *mawashi geri*, *yoko geri kekomi* et *keage*, *ura mawashi geri* et *ushiro geri*.

Gichin Funakoshi a laissé une empreinte plus marquée que son fils grâce à ses écrits et à sa longévité, mais les transformations techniques adoptées par le Shotokan sont en majorité l'œuvre de Gigo Funakoshi. Le père s'est beaucoup soucié de l'esprit, le fils a privilégié le corps. Son karaté fut martial, grâce à sa recherche passionnée de l'efficacité, et sportif — mais pas encore victime des dérives liées à la compétition —, compte tenu de ses exigences physiques pas toujours respectueuses de l'anatomie.

- Masatoshi Nakayama (1913-1987)

Nakayama est né dans la préfecture de Yamaguchi. Il commença à étudier le karaté en 1932 sous la direction de Gichin Funakoshi et de son fils.

En 1949, il a participé à la fondation de la JKA et fut nommé instructeur en chef. Nakayama est connu pour avoir travaillé à la diffusion du Shotokan dans le Monde grâce à la mise en place d'un système de formation d'entraîneurs de haut niveau qui furent envoyés en délégation sur tous les continents.

Malheureusement, après sa mort, la JKA a subi de profondes dissensions. Ainsi sont nées plusieurs organisations :

- Japan Shotokan Karate Association avec Keigo Abe (très fort compétiteur, né en 1938).
- Japan Karate Shotokai avec Tetsuhiko Asai (grand champion *kata* et *kumite* ayant développé un karaté très fluide, en esquives, presque une danse ; 1935-2006).
- Karatenomichi avec Mikio Yahara (célèbre pour son *kata* de compétition Unsu et sa victoire lors d'une altercation qui l'aurait opposé à 34 *yakusa*, il s'est orienté vers la recherche de l'efficacité absolue des *atemi* ; né en 1947).

- Hidetaka Nishiyama (1928-2008)

Né à Tokyo, Nishiyama a commencé le kendo en 1933, puis le judo en 1938. En 1943, il a commencé à s'entraîner au karaté avec Gichin Funakoshi.

Il a participé à la fondation de la JKA et a été élu au conseil d'administration.

En 1952, il fut chargé d'entraîner les militaires américains du Strategic Air Command.

En juillet 1961, il s'installa aux États-Unis et organisa le premier championnat national de karaté à Los Angeles où il avait établi son *dojo*.

Après avoir œuvré à la création de diverses structures de karaté amateur destinées à promouvoir le karaté sportif, Nishiyama fonda en 1985 la Fédération Internationale de Karaté Traditionnel (ITKF) qu'il fit reconnaître comme seul organe directeur du karaté traditionnel à l'échelon mondial. Sans doute a-t-il joué sur la signification du terme « traditionnel », car la trace qu'il laisse est plus sportive que martiale. Certes, il a essayé de redorer le blason martial du karaté mais sans jamais abandonner la compétition. D'ailleurs, ses élèves les plus connus sont tous d'anciens champions.

- Taiji Kase (1929-2004)

Naissance à Tokyo. Dès l'âge de cinq ans il pratiqua le judo assidûment. En 1944, alors qu'il avait commencé à s'initier à l'aïkido, il découvrit le livre « Karate Do Kyohan » de Gichin Funakoshi et décida de se rendre au Honbu Dojo Shotokan où le fils Funakoshi, Yoshitaka, l'accepta malgré son jeune âge, après une longue discussion sur le *budo*. Cette rencontre fut une révélation et, bien qu'il se soit peu entraîné avec lui, la pratique de Yoshitaka fut un choc pour le jeune Kase et le modèle qu'il chercha sans cesse à imiter. Dans son enseignement, Taiji Kase se référa constamment à ce fils Funakoshi qui recherchait « plus de mental, plus de puissance, plus d'énergie ».

En 1945, il entra à l'université Senshu d'où il sortit diplômé en 1951. Il fut capitaine de l'équipe de karaté, ce qui lui permit de pratiquer intensément avec Genshin Hironishi (1913-1999), un des rares 5^e dan nommés par Gichin Funakoshi, et Jotaro Takagi, un des plus fidèles élèves de Yoshitaka Funakoshi. Présenté par Hironishi, il entra à la JKA et devint un professeur des plus qualifiés. Il entraîna de jeunes instructeurs : Enoeda (1935-2003), Shirai (né en 1937), Kanazawa (né en 1931), Ochi (né en 1940).

En 1965 et 1966, il dirigea sans relâche des entraînements et des démonstrations à travers le monde pour le compte de la JKA.

Il se fixa à Paris en 1967.

À la fin de sa vie, il était convaincu que le développement sportif du karaté moderne, bien qu'il y ait largement contribué en formant de très nombreux champions, faisait perdre au *karate-do* son âme authentique et était incompatible avec le concept de *budo*.

Kase décède à l'âge de soixante-quinze ans à Paris. L'empreinte qu'il laisse est particulièrement marquée en France, mais aussi en Yougoslavie, Italie, Algérie, Mali et Côte d'Ivoire.

- Tsutomu Ohshima (né en 1930)

Ohshima est né en Chine où il passa son enfance. Très jeune il s'initia au sumo, au kendo puis au judo.

De retour au Japon juste avant le début de la 2^e guerre mondiale, il découvrit le karaté. Inscrit au Waseda Karate Club, de 1948 à 1953 il étudia directement sous la férule de Gichin Funakoshi qui lui décerna le 5^e dan (le plus haut grade) juste avant de mourir en 1957. Pour cette raison dans son école il conserva le 5^e dan comme grade maximum atteignable et refusa toujours les grades honorifiques par respect pour son maître.

Ohshima a ensuite travaillé avec divers seniors prestigieux, mais il a surtout été influencé par Shigeru Egami (1912-1981) et Hiroshi Noguchi.

Il fut un des précurseurs du karaté en occident. Son enseignement a conservé un aspect très « martial » en dépit d'une période où il fut particulièrement actif pour instaurer la compétition. Ses *kata* sont très proches de ceux de Gichin Funakoshi, mais ses cours réservent une large place aux *kumite*.

- Hirokazu Kanazawa (né en 1931)

Naissance dans la préfecture d'Iwate, au Japon. Il commença le karaté à l'âge de dix-huit ans après avoir étudié le judo. Rendu célèbre par sa victoire en *kumite* aux premiers championnats du Japon en 1957 avec un poignet cassé, il entra alors à la JKA qui lui confia un rôle d'ambassadeur pour propager le karaté dans le Monde. Il effectua sa première tournée internationale en visitant Hawaï, le Royaume-Uni et l'Allemagne.

En 1977, il quitta la JKA et fonda sa propre organisation : Shotokan Karate International (SKI). Sa maîtrise du tai-chi a largement influé sur son karaté qui allie puissance et fluidité. Autre particularité : un karaté spectaculaire grâce à son aisance dans les coups de pied *jodan*, caractéristique jugée incongrue par les tenants de l'art martial à cause, entre autres, de l'exposition excessive du bas-ventre. Cela est toutefois devenu la norme dans le karaté sportif.

- Keinosuke Enoeda (1935-2003)

Il a été instructeur en chef de la Fédération de Karaté de Grande-Bretagne jusqu'à sa mort due au cancer.

Après des études à l'université Takushoku il a étudié au *dojo* de la JKA à Tokyo avec Masatoshi Nakayama. Il a remporté plusieurs titres en *kumite*.

En 1965, conformément à la politique de la JKA d'envoyer ses instructeurs à l'étranger pour propager le karaté Shotokan, il s'est rendu en Angleterre avec Shirai, Kanazawa et Kase. Il se fixa alors à Liverpool.

- Hiroshi Shirai (né en 1937)

Shirai est né à Nagasaki et a commencé le karaté en 1956 à l'université. Il a suivi le cours des instructeurs JKA de 1960 à 1962 sous la férule de Nakayama, Nishiyama et Kase. Durant ces cours, Kase eut une grande influence sur lui, mais son principal instructeur fut Nishiyama.

Ce fut un très bon compétiteur.

Établi en Italie depuis 1965, il dirige régulièrement des séminaires à l'étranger. Son enseignement du karaté privilégie l'étude des *bunkai*.

- Hideo Ochi (né en 1940)

Plusieurs fois champion du Japon, en *kata* et *kumite*. Responsable de la JKA pour l'Allemagne. Entraîneur national de l'Allemagne durant de nombreuses années.

Il fait partie de ces compétiteurs qui prétendent concilier sport et art martial. « N'oubliez pas que la compétition n'est qu'une partie du karaté » dit-il aux jeunes champions. Mais son enseignement est destiné à former des champions, en espérant — vœu pieux — qu'ils sauront se recycler quand cessera le temps des podiums.

SHOTOKAI

Ce style se présente lui-même comme le prolongement des recherches de Yoshitaka Funakoshi et intègre des techniques et notions propres à l'aïkido afin de rendre la méthode davantage conforme aux traditions du *budo*. Toutefois, une observation méticuleuse fait naître quelques doutes sur cette filiation, notamment à cause de l'absence de *kime* dans les *atemi*.

- Shigeru Egami (1912-1981)

D'abord judoka, il découvre le karaté en 1932 avec Gichin Funakoshi.

En 1935, des disciples de Gichin Funakoshi fondèrent une association : le Shotokai qui devint un style de karaté à part entière en 1957 sous l'égide de Shigeru Egami. Sur la fin de sa vie, Egami donna une orientation très mystique à son style. Cette tendance a été poursuivie par un de ses disciples, Hiroyuki Aoki, qui fonda le Shintai-do. Deux courants, issus de deux personnalités marquantes, prédominent dans le Shotokai actuel : l'un fut initié par Tetsuji Murakami, l'autre est conduit par Mitsusuke Harada.

- Tetsuji Murakami (1927-1987)

Né à Shizuoka, au Japon. À l'âge de dix-neuf ans, il commença le karaté avec Masaji Yamagushi (élève de O-sensei). Dans le même temps il étudia le kendo, l'aïkido et un peu d'*iaido*. En 1957, il fut invité en France par Henri Plée avec lequel il signa un contrat qui ne lui était pas très favorable. En 1959, il se libéra et ouvrit son propre *dojo*. Dès ce moment, son influence s'étendit progressivement au reste de l'Europe : Allemagne, Angleterre, Italie, Portugal, Yougoslavie et Suisse. En 1968, il se rendit au Japon où il rencontra Shigeru Egami. Très impressionné par Egami et sa technique, il décida de faire une transformation profonde dans sa pratique. Il revint en Europe auréolé du titre de représentant officiel de la Nihon Karate-do Shotokai. Il

meurt à Paris en 1987. Son karaté était extrêmement exigeant et il n'eut, de ce fait, jamais beaucoup d'élèves mais ceux qui l'ont suivi sont restés des inconditionnels.

- Mitsusuke Harada (né en 1928 en Mandchourie).

Il assista en 1943, à quinze ans, à une démonstration de karaté menée par Yoshitaka Funakoshi qui l'impressionna. Il prit alors ses premières leçons de karaté à l'université de Waseda, Japon, sous la férule de Funakoshi père et de ses élèves, surtout Shigeru Egami, dont il subira plus tard l'influence.

Gichin Funakoshi lui décerna son grade de *godan* en 1956.

D'abord installé au Brésil, il se fixa en Angleterre et prit ses distances par rapport à toutes les organisations de karaté. Il se plaisait à répéter une citation de Gichin Funakoshi assez révélatrice de son opinion : « Il n'y a pas de style en karaté, c'est comme la philosophie. Chacun a son opinion. Qui a raison ? Qui a tort ? Personne ne peut le dire. Chacun doit essayer d'aboutir à un point où il pourra montrer qu'il a créé quelque chose dans sa vie. » Indiscutablement, son enseignement présente de grandes originalités et est très éloigné de celui de Murakami.

WADO-RYU

- Hironori Ohtsuka (1892-1982)

Naissance à Shimodate City, Japon. Sa pratique d'un art martial commença en 1898 avec l'apprentissage du *ju-jutsu*. En 1905, il devint l'élève de Shinsaburo Nakayama, grand maître de l'école Shindo-Yoshin de *ju-jutsu* qui l'entraîna au *ju-jutsu* ainsi qu'au kendo. La formation fournie par cette école lui donna alors une connaissance étendue de techniques de saisies, luxations et contre-prises ainsi qu'un certain savoir en matière de percussions. Entre 1912 et 1917, Ohtsuka s'intéressa à plusieurs disciplines mais surtout à différentes formes de *kempo* présentes au Japon, afin d'approfondir sa connaissance en *atemi*. En 1921, Nakayama le désigna comme son successeur officiel et quatrième maître du Ju-jutsu Shindo-Yoshin ; et cela à seulement vingt-neuf ans, ce qui est un fait tout à fait exceptionnel.

L'année suivante, Ohtsuka assista à une démonstration que Gichin Funakoshi effectuait à Tokyo. Il vit dans le karaté des techniques lui permettant de parfaire son *ju-jutsu*. À sa demande, Funakoshi l'accepta comme élève. C'est donc en juillet 1922 que commença son apprentissage du Shotokan. Deux ans plus tard, il ouvrit sa première école de karaté à l'université de Tokyo où il resta cinq ans sous la direction technique de Funakoshi. Pendant ces cinq années, Ohtsuka travailla également avec différents maîtres : Jigoro Kano (1860-1938 ; fondateur du judo), Morihei Ueshiba (1883-1969 ; fondateur de l'aïkido), Yasuhiro Konishi (1893-1983 ; futur fondateur du style Ryobukai qui intègre des techniques de kendo) et Choki Motobu (initiateur de la lignée Motobu-ha Shito-ryu).

À l'époque, le karaté de Funakoshi reposait presque uniquement sur les quinze *kata* du style — 5 Heian et 10 *kata* classiques —, qui n'avaient pas encore subi les aménagements de Yoshitaka et étaient proches de l'enseignement d'Itosu. Mais Ohtsuka trouva que ces *kata* comportaient des éléments inapplicables en combat. En 1928, Konishi lui présenta Mabuni (1889-1952), futur fondateur du Shito-ryu, fraîchement arrivé d'Okinawa, à qui Ohtsuka énonça ses doutes quant à l'efficacité des *kata* de Funakoshi. Le savoir encyclopédique de Mabuni sur les *kata* fut une bénédiction pour Ohtsuka qui n'avait pas su, jusque-là, en pénétrer l'essence. Dès lors, il admit définitivement la supériorité du karaté.

C'est à ce moment que des désaccords naquirent entre Funakoshi et Ohtsuka. Ce dernier trouvait le karaté de Funakoshi trop dur et voulait développer le *kumite*, ce que Funakoshi refusait. En dépit des arguments de son professeur, Ohtsuka commença à pratiquer des exercices de combat libre. La différence de leurs démarches rendit dès lors la séparation inévitable.

Certains groupes d'étudiants, préférant la démarche d'Ohtsuka, le suivirent et formèrent, vers 1934, le Wado-ryu (école de la voie de la paix). Durant l'année 1940, Ohtsuka enregistra son style au Butokukai de Kyoto, devenant ainsi un des quatre grands styles du karaté japonais avec le Shotokan, le Goju-ryu et le Shito-ryu. En 1981, il transmet les rennes du Wado-ryu à son fils aîné, Jiro Ohtsuka, qui prit alors le nom Hironori Ohtsuka II.

Le Wado-ryu se caractérise par des positions plus hautes que dans les autres styles et un travail important des esquives et de la défense personnelle.

SHITO-RYU

- Kenwa Mabuni (1889-1952)

Né à Shuri, Kenwa Mabuni était un descendant de la célèbre famille de samourais Onigusukini. Il commença son apprentissage de l'art du Shuri-te dans sa ville natale à l'âge de treize ans sous la tutelle du légendaire Anko Itosu. Il s'entraîna avec lui pendant de nombreuses années et apprit beaucoup de kata. Un de ses proches amis, Chojun Miyagi (fondateur du Goju-ryu) présenta Mabuni à une autre personnalité de l'époque, Kanryo Higaonna, et il commença à apprendre le Naha-te sous sa direction.

L'enseignement d'Itosu incluait des techniques directes et puissantes comme celles démontrées dans les kata Naihanchi et Passai ; celui de Higaonna, quant à lui, s'articulait particulièrement autour du déplacement circulaire et de méthodes de combat rapproché ainsi qu'on peut les découvrir dans les kata Seipai et Kururunfa. À ce jour, le karaté Shito-ryu repose toujours sur un assemblage des styles Shuri-te et Naha-te.

Bien qu'il soit resté toujours fidèle à ses deux grands maîtres, Mabuni chercha à compléter et enrichir son apprentissage auprès d'autres professeurs : Seicho Aragaki (1840-1918), Tawada Shimboku (1851-1920), Sueyoshi Jino (1846-1920) et Wu Xianhui (1886-1940 ; maître chinois connu sous le nom de Go Kenki). De fait, Mabuni était, dès les années 1920, légendairement connu pour sa connaissance encyclopédique des kata et de leurs applications. Par la suite, en tant que policier, il enseigna aux autorités locales et, sous l'encouragement de son professeur Itosu, aux divers écoles de Shuri et Naha.

Pendant ces mêmes années, Mabuni fit partie d'un club de karaté qui était géré par Chojun Miyagi et Choyu Motobu (1865-1927) avec l'aide de Chomo Hanashiro (1869-1945) et Juhatsu Kiyoda (1886-1967 ; fondateur du Toon-ryu). Choyu Motobu était un maître de Shuri-te et de Gotende, l'art secret de lutte de la cour royale d'Okinawa. Hanashiro était aussi expert de Shuri-te tandis que Kiyoda et Miyagi avaient plus un bagage de Naha-te. Connu comme le Ryukyu Tode Kenkyu-kai (club de recherche du karaté des Ryukyu), ce dojo était une légende. Des experts d'horizons différents s'y entraînaient et y enseignaient. C'est là que Mabuni apprit certaines techniques du kung-fu de la grue blanche.

Entre 1917 et 1928, Mabuni effectua un certain nombre de voyages à Tokyo dans l'espoir de populariser le karaté sur les îles principales du Japon. En fait, nombre de maîtres de son époque partageaient cet objectif : Funakoshi avait émigré vers Tokyo au début des années 1920 pour promouvoir son art à Honshu.

En 1929, Mabuni partit habiter à Osaka afin de devenir instructeur de karaté à plein temps dans un style qu'il appela Hanko-ryu ou style semi-dur. Lorsqu'il introduisit son style au Butokukai, il le rebaptisa Shito-ryu, nom dérivé des premiers kanji des noms d'Itosu et de Higaonna. Grâce au soutien de Ryusho Sakagami (1915-1993), il ouvrit un certain nombre de dojo dans la région d'Osaka. À ce jour, la majeure partie des pratiquants du Shito-ryu se situe dans la région d'Osaka.

À l'automne de sa vie, il développa plusieurs kata comme Aoyagi, qu'il élaborait spécialement pour l'autodéfense féminine, Juroku, Myojo et Nipaipo.

Kenwa Mabuni mourut en 1952 et céda le flambeau à ses fils, Kenei et Kenzo. Son fils Kenzo est mort en 2005.

- Choki Motobu (1871-1944)

Il est le troisième fils de Udun Motobu, membre de la branche cadette de la famille royale d'Okinawa. C'est donc Choyu, le fils aîné, qui, selon la tradition, hérita de la formation aristocratique et des secrets de l'art martial familial, le Motobu-ryu.

Malgré ce handicap, Choki Motobu, personnage haut en couleur, décida de devenir l'homme le plus fort d'Okinawa. Il développa quasiment seul son propre style, testé dans de nombreuses bagarres qu'il déclenchait incessamment. Il eut beaucoup de mal à se faire admettre comme disciple mais, grâce à son titre de noblesse et ses extraordinaires capacités, finit par obtenir un enseignement de la part des plus grands maîtres de son époque : Sokon Matsumura, Anko Itosu, Sakuma Peichin et Kosaku Matsumora.

Quoique de gabarit très fort, il était particulièrement rapide, ce qui lui valu le surnom de Zaru Motobu (Motobu le Singe).

En 1921, il a terrassé un boxeur russe, alors champion du monde des super lourds, d'un *shuto* à la tête. Il releva de nombreux défis et ne fut jamais battu. Cela l'a rendu populaire et a contribué au développement du karaté au Japon.

Son *kata* préféré était *Naihanchi*. Il le considérait comme la base du karaté.

Motobu eut une influence importante auprès de Mabuni et Miyagi. À la fin de sa vie, il abandonna les défis et se tourna enfin vers le véritable esprit du *karate-do*. Son style était très réaliste et efficace. Sa technique favorite était le coup de poing du dragon, poing à une seule phalange pliée avec lequel il écrasait facilement un *makiwara*. L'école de Choki Motobu s'est perpétrée avec Kosei Kokuba et le Motobu-ha Shito-ryu.

- Kosei Kokuba (1901-1959)

Né dans le village de Kokuba actuellement Naha, il était le plus jeune fils d'une branche de la famille royale d'Okinawa, la famille de Sho Shi. Il débuta l'apprentissage du karaté avec Choki Motobu. En 1940 il s'installa à Osaka. Le 6 juin 1943, Kuniba (mêmes *kanji* que Kokuba, mais au Japon c'est la prononciation japonaise qui s'impose) fonda le *dojo* Seishinkan (*dojo* du cœur pur) et l'association Seishinkai. À la mort de Choki Motobu, en 1944, Kosei Kuniba devint le *Soke* (littéralement « chef de famille ») de l'école Ryukyu Motobu-ha. Son *dojo* fut un des hauts lieux des arts martiaux où tous les grands noms de l'époque se sont croisés.

- Shogo Kuniba (1935-1992)

Kosho Kuniba naquit au Japon à Yamanashi, près du Fuji Yama. Il commença son entraînement dans les arts martiaux en 1940 sous la direction de son père, Kosei.

À l'âge de huit ans, il étudia le *Kenyu-ryu* avec Ryusei Tomoyori. Kuniba père voulait que son fils soit un vrai *samourai* comme le furent ses ancêtres. Aussi devait-il connaître tous les arts martiaux. Par conséquent, il suivit également une formation de judo, d'aïkido, d'*iaido* et de *kobudo*.

En 1947, il commença à s'entraîner régulièrement avec Kenwa Mabuni, mais comme le *dojo* de son père recevait le gratin des arts martiaux, il put pratiquer avec tous les grands noms de l'époque. En 1952, il étudia le *Mugai-ryu iaido* avec Ishii Gogetsu. Il commença alors à enseigner le karaté à l'université d'Osaka.

En 1956, il s'est rendu à Okinawa, où il s'entraîna avec Shoshin Nagamine, étudia le *kobudo* avec Shinken Taira et Kenko Nakaima. Avec Junko Yamaguchi, il apprit l'utilisation des *tonfa*.

Après la mort de son père en 1959, Kosho a été élu par le conseil des *Shihan* du Seishinkai au poste de *Soke* du Motobu-ha Shito-ryu. À l'âge de vingt-quatre ans, il devint le plus jeune *Soke* au Japon et prit le nom de « Shogo » qui signifie « fort guerrier ».

Récipiendaire de nombreuses distinctions au cours de sa carrière, il a reçu l'un des hommages les plus élevés quand il a été gratifié, dans l'Encyclopédie japonaise, d'un article de quatre pages pour illustrer les rubriques « *karate* et *kobudo* ».

En 1970, il a été choisi par la Zen Nippon Karate-do Renmei (maintenant la JKF) pour faire une démonstration lors des premiers championnats du Monde de karaté au Budokan de Tokyo. Même honneur, en 1972, lors des seconds championnats du Monde qui se sont déroulés à Paris.

Il a créé le *goshin-budo*, système de défense personnelle qu'il a développé à partir de ses connaissances en judo, *ju-jitsu*, aïkido et *iaido*. L'ensemble de son art était d'une richesse inouïe et d'une très grande subtilité. Ajoutons qu'il a collaboré à de nombreux films d'arts martiaux (vingt-deux dont un documentaire largement primé, « *Budo : the art of killing* ») et eu les honneurs de nombreux articles dans les revues d'arts martiaux.

En 1983, il ouvrit un *dojo* aux États-Unis, à Portsmouth, où il vécut jusqu'à sa mort en 1992. Pendant son séjour à Portsmouth, il a concentré ses efforts sur l'enseignement et la promotion de son art sur tous les continents, notamment en France où il vint fréquemment entre 1987 et 1992 à l'invitation de Patrick Tamburini (1949-1996). En dehors du Japon, le Seishinkai est actuellement bien établi aux États-Unis, mais la liste de ses implantations est longue : Mexique, Inde, Suède, Russie, Sri Lanka, Israël, Turquie, Antilles, Amérique du Sud et toute l'Europe.

À sa mort, il était détenteur de quatre titres de *Soke* :

- Sandai *Soke* du Motobu-ha *karate-do* ;
- Shodai *Soke* du Kuniba-ryu *goshin-do* ;
- Shodai *Soke* du Kuniba-ryu *kobudo* ;
- Shodai *Soke* du Kuniba-ryu *iaido*.

Malheureusement, comme bien d'autres, la succession de Shogo Kuniba a été assez houleuse et reste problématique.

- Teruo Hayashi (né en 1924)

Teruo Hayashi est né à Nara (ancienne capitale du Japon) près d'Osaka. Il pratiqua d'abord le judo et vers 1943, se mit à l'étude du karaté et du *kobudo* avec Kosei Kuniba. Il fit preuve de grands talents, rarement observés chez un individu aussi jeune, et maîtrisa plusieurs types d'armes anciennes : *bo*, *kama*, *tonfa*, *tenbei*, *tenpei*, *nunchaku*, *sai*, *sansetsukon*, *kusarigama*, *suruchin*, *manji-sai*, etc. Pour cette raison, il fut appelé « le maître d'armes ».

À la mort de Kosei Kuniba, en 1959, vu sa position de *sanpai* du Seishinkai et l'âge de Shogo Kuniba, il resta aux côtés de ce dernier en qualité de président pour l'aider dans sa tâche et cela jusqu'en 1968.

Bien qu'ayant fondé sa propre école, le Shito-ryu Hayashi-ha, il est resté conseiller technique pour le Seishinkai.

- Fumio Demura (né en 1938)

À l'âge de huit ans il commença à s'entraîner avec Ryusho Sakagami (1915-1993 ; disciple de Kenwa Mabuni) en Shito-ryu Itosu-kai. À partir de 1958 il pratiqua le *kobudo* sous la direction de Shinken Taira (1897-1970).

Il vit dans le sud de la Californie depuis 1965 où il a acquis une enviable réputation malheureusement un peu trop fondée sur ses multiples collaborations cinématographiques et ses démonstrations un peu trop... cinéma ! Cela ne l'a pas empêché de devenir instructeur en chef du Shito-ryu Itosu-kai États-Unis. Cependant, en 2001, un conflit avec cette organisation se solda par son expulsion. Il a fondé depuis le Shito-ryu Genbu-kai International dont il est le président. Cette organisation promeut le *genbudo* qui est une activité ludique et sportive utilisant des armes en mousse. Prétendue création qui reprend ce qui existait déjà sous le nom de *chambara*.

En résumé, le Shito-ryu comporte quatre grandes tendances :

- Mabuni-ha ; le plus répandu.
- Itosu-ha ; transmis par Ryusho Sakagami.
- Kuniba-ha ; la référence à Motobu semble aujourd'hui abandonnée à cause de la réputation sulfureuse de Choki Motobu et surtout de l'énorme notoriété de Shogo Kuniba au Japon et dans le Monde.
- Hayashi-ha ; style qui donne la prééminence aux armes du *kobudo*.

Et une dont les caractéristiques s'éloignent quelque peu des quatre autres et dont le nom usuel fait l'impasse sur la dénomination Shito-ryu : le Shukokai.

SHUKOKAI

- Chojiro Tani (1921-1998)

Né à Kobe, au Japon, Chojiro Tani s'initia très tôt aux arts martiaux d'Okinawa. Il eut comme premier professeur Chojun Miyagi, mais c'est avec Kenwa Mabuni qu'il se perfectionna réellement durant ses études universitaires. Il devint enseignant à l'université de Kobe.

Sa rigueur issue de son statut d'enseignant lui permit de développer un style qui optimise la dynamique du mouvement du corps en se basant sur une logique scientifique. Il insistait sur une coordination particulière des paramètres psycho-physiques, qui influent sur la fluidité, et permettent d'obtenir un rendement explosif. En 1948, il créa sa propre branche de karaté, le Tani-ha Shito-ryu et l'association Shukokai dont la vocation était purement sportive et dénuée de prétentions martiales afin de décider les forces d'occupation à lever le veto qui pesait sur les arts martiaux nippons depuis 1945. Pari réussi à tous points de vue, puisque l'interdiction fut levée et que, plus tard, ses élèves brillèrent en compétitions *kumite* et *kata*.

Le phénomène « compétition » explosant à partir des années 60, le Shukokai connut une belle expansion surtout qu'il eut comme principal ambassadeur Yoshinao Nambu (né en 1943), un combattant réellement exceptionnel.

Il faut croire toutefois que le Shukokai, vu son aspect strictement sportif, n'était pas apte à satisfaire Nambu qui créa le Sankukai, puis, tel un aboutissement, le Nambu-do.

SHOREI-RYU

C'est le nom générique donné au Naha-Te à partir de la fin du 19^e siècle. Il a donné naissance au Goju-ryu et à l'Uechi-ryu, deux styles qui revendiquent mordicus leurs origines chinoises. Ce sont des styles puissants, très efficaces en combat rapproché. Leurs créateurs se nomment Chojun Miyagi et Kanbun Uechi.

GOJU-RYU

- Chojun Miyagi (1888-1953)

Il naquit au sein d'une famille de riches commerçants. À l'âge de trois ans, il fut adopté par son oncle qui en fit son héritier. Ses parents adoptifs, propriétaires d'un commerce d'importation de médicaments de Chine, étaient les fournisseurs de la famille royale et de toute la noblesse de l'île. Cela lui permettra plus tard de se consacrer entièrement à l'étude et au développement du karaté sans le moindre souci d'ordre matériel.

À son entrée au lycée, il commença l'étude du Naha-te sous la direction de Kanryo Higaonna. À la mort d'Higaonna, en 1915, il prit la tête de l'école et jeta, cinq ans plus tard, les bases du Goju-ryu.

En 1921, le prince héritier Hirohito fit escale à Okinawa et une démonstration d'arts martiaux fût organisée pour l'occasion au château de Shuri. Tous les grands maîtres de l'Okinawa-te y participèrent ; Miyagi était du nombre. Dans les années qui suivirent, Funakoshi effectua plusieurs démonstrations au Honshu, l'île principale du Japon et commença à y enseigner son art. Aussi Miyagi décida-t-il de ne pas laisser le Shorin-ryu s'octroyer un quasi-monopole au Japon et, en 1928, il se rendit à Kyoto. Il y effectua de nombreuses démonstrations, notamment dans les universités, mais devant l'accueil très réservé du public, il comprit que sa démarche, comme celle de Funakoshi, ne serait pas aisée vu le caractère hermétique de la culture martiale japonaise. La reconnaissance du karaté en qualité de *budo* dépendait, en fait, de l'acceptation du Dai Nippon Butokukai, organisme d'État japonais créé dans le but de contrôler tous les arts martiaux du pays.

En 1929, Miyagi décida d'appeler son style le Goju-ryu.

En 1935, il se présenta pour l'examen de maître *bushido* devant les autorités du Dai Nippon Butokukai. C'était la première fois qu'un maître de karaté faisait cette démarche. Il obtint le titre de Kyoshi, honneur conféré pour la première fois à un maître de karaté. Le plus important était toutefois l'intégration officielle du karaté dans la grande famille du *budo*, mais seul le Goju-ryu en bénéficia ce jour-là. Les autres styles durent entreprendre la même démarche, mais le chemin était tracé.

Le style Goju-ryu a été celui de la casse par excellence. Resté assez traditionnel, il marie des techniques issues de différentes écoles chinoises ainsi que les bases ancestrales d'Okinawa. Caractérisé par des positions naturelles, il comprend des modes de frappes et des déplacements souvent circulaires, visant les points vitaux. Le Goju-ryu est fortement influencé par les méthodes de combat chinoises : mêmes concepts techniques, même importance donnée au travail de l'énergie interne. Les postures sont stables et puissantes – *sanchin dachi* est la plus caractéristique du style et se retrouve dans tous les *kata* du Goju-ryu –, les coups de pieds bas uniquement – essentiellement *mae-geri* et *kansetsu-geri* –, la respiration ventrale sonore, les déplacements courts et en demi-cercle. Le représentant du Goju-ryu en France est actuellement Zenei Oshiro.

- Gogen Yamaguchi (1909-1989)

Jitsumi Yamaguchi est né à Kagoshima, Kyushu (troisième plus grande île du Japon). À l'école, il pratiquait le kendo et a commencé son étude du karaté avec Seko Iga, un élève de Miyagi. Yamaguchi a ouvert son premier club de karaté à l'Université Ritsumeikan à Kyoto, tout en poursuivant ses études de droit. Très rapidement, son *dojo* devint célèbre dans la ville entière pour son entraînement difficile et ses exercices de respiration intensifs. Il ébaucha alors les premières étapes de ce que nous connaissons aujourd'hui comme étant le *jyugumite* – combat libre.

En 1931, Gogen Yamaguchi rencontra Chojun Miyagi. Cette rencontre provoqua un profond bouleversement dans ses convictions ; jusqu'à cet instant, Yamaguchi avait seulement considéré le côté dur du Goju-ryu. Il commença alors à chercher d'autres sensations, tant spirituelles que physiques. Quant à Miyagi, il fut impressionné par Yamaguchi qui maîtrisait à merveille l'aspect dur du Goju-ryu et le surnomma « Gogen » — ce qui veut dire « brut ». Gogen Yamaguchi devint le représentant officiel du Goju-ryu au Japon.

Les années 1935 à 1945 qui suivirent furent marquées par le conflit russo-japonais puis la seconde guerre mondiale. Yamaguchi fut emprisonné en Mongolie pendant deux ans. À son retour au Japon, il est devenu l'un des personnages les plus fascinants de l'histoire du karaté. Ses mouvements rapides et gracieux mais aussi sa position de combat préférée, *neko ashi dachi*, lui valurent le surnom de « Chat ».

Les contributions de Gogen Yamaguchi au Goju-ryu et au karaté en général sont nombreuses. Il a notamment combiné karaté et pratiques spirituelles en incorporant le yoga et le Shinto dans le Goju-ryu. Il pensait que corps et esprit ont une relation mutuelle qu'il nous est possible d'explorer grâce à des exercices de respiration et de concentration, pour ainsi comprendre l'essence des arts martiaux. C'est pour cette raison que le Goju-ryu présente plusieurs techniques de respiration appelées « *ibuki* ».

Sous l'impulsion de plusieurs élèves de Yamaguchi, certaines écoles Goju-ryu ont abandonné de la dureté au profit d'une plus grande fluidité. C'est le cas du Goju-ryu Kuyukai enseigné par Osamu Hirano (né en 1939). À titre d'exemple, Sanchin, le kata respiratoire symbole du Goju-ryu, y perd en contraction et sonorité pour y gagner en profondeur.

- Ei'ichi Miyazato (1922-1999)

Miyazato a commencé sa formation avec Chojun Miyagi à l'âge de treize ans. Sauf pour une brève période au cours de la seconde guerre mondiale, il a étudié en permanence avec Miyagi jusqu'à la mort de ce dernier.

Après le décès de Miyagi qui, apparemment, n'avait laissé aucune instruction, un groupe d'élèves a désigné Miyazato comme successeur. Sans doute cette décision était-elle mal acceptée — le premier fils de Miyagi, An'ichi, était le successeur logique — puisque Kei Miyagi, le deuxième fils de Chojun Miyagi, fut appelé à témoigner. Il certifia que son père avait toujours dit que Miyazato était la seule personne sur qui il pouvait compter dans son dojo.

Cela serait purement anecdotique si Miyazato n'avait pas pris en grippe An'ichi Miyagi et son élève Morio Higaonna qui, incontestablement, lui a fait beaucoup d'ombre.

- Morio Higaonna (né en 1938)

Originaire de Naha, il est actuellement l'instructeur chef de l'International Okinawa Goju-ryu Karate-do Federation (IOGKF), implantée dans une trentaine de pays. Il commença le Shorin-ryu à 14 ans, mais deux ans plus tard, il opta pour le Goju-ryu enseigné par An'ichi Miyagi (1931-2009), fils de Chojun Miyagi. En 1960, il déménagea à Tokyo pour étudier le commerce à l'Université Takushoku. Invité à enseigner au dojo Yoyogi de Tokyo, il a rapidement attiré beaucoup d'élèves. Dans les années 70, il acquit la réputation d'être « l'homme le plus dangereux au Japon dans un vrai combat. »

Il est aujourd'hui installé aux États-Unis.

UECHI-RYU

- Kanbun Uechi (1877-1948)

Issu d'une famille paysanne d'Okinawa souvent victime d'agression, il décida d'apprendre les arts martiaux pour devenir fort et respecté. Il débuta l'apprentissage du *bo-jutsu* et du Tode avec des experts de sa contrée natale formés par divers maîtres au nombre desquels figure Sokon Matsumura. À vingt ans, pour éviter la conscription de l'armée japonaise, il s'exila en Chine. Dans une province du Fujian, Kanbun rencontra le maître chinois Shu Shi Wa (1874-1926), expert de Pangainon, une école de boxe chinoise basée sur les styles du Tigre, de la Grue et du Dragon dont le nom signifie mi-doux, mi-dur. Son originalité est le travail mains ouvertes, les coups portés avec la pointe des orteils, les piques aux yeux, les blocages circulaires ; l'attaque est simultanée à la défense.

Kanbun Uechi, sous la direction de Shu Shi Wa, obtint son Menkyo Kaiden (diplôme de professeur) au bout de dix ans d'entraînement intensif. Il fonda alors un dojo en Chine dans lequel il enseigna trois ans. En 1909, lors

d'une altercation, un de ses élèves porta un coup mortel à son adversaire, entraînant de facto l'opprobre de la population envers Uechi et son enseignement. Aussi décida-t-il de retourner à Okinawa, bien décidé à ne plus enseigner.

En 1924, Uechi quitta l'archipel pour Wakayama, près d'Osaka. Un an plus tard, poussé par deux compatriotes okinawaïens, dont Ryuyu Tomoyose, il se décida enfin à reprendre l'enseignement.

En 1940, son école prend le nom « Uechi-ryu ».

En 1947, il décide de rentrer à Okinawa, son *dojo* est confié à Tomoyose. Terrassé par une grave maladie, Kanbun décède l'année suivante, en 1948.

Au fil des années, son fils, Kanei va, peu à peu, populariser et moderniser le style, mais sans trahir l'esprit du Pangainon : dur dans les attaques et souple dans les blocages.

Kanbun Uechi n'enseignait que trois *kata*. Kanei créera trois nouveaux *kata*.

L'Uechi-ryu est, à l'heure actuelle, un style très présent à Okinawa et est reconnu pour son efficacité. Les démonstrations de Takemi Takayasu (né en 1950) suffisent à s'en convaincre.

Goju-ryu et Uechi-ryu ont d'évidentes parentés. Toutefois, ce dernier revendique une totale indépendance vis-à-vis du Goju-ryu. De fait, si leurs sources sont les mêmes, ils se sont développés sans jamais interférer.

Et quelques styles inclassables :

ISSHIN-RYU

- Tatsuo Shimabuku (1908-1975)

Son prénom de naissance était Shinkichi. Le surnom de Tatsuo lui fut donné plus tard, après avoir créé son école.

Shimabuku, né dans le village de Kyan à Okinawa, débuta le karaté à douze ans.

Excellent athlète, vainqueur de plusieurs compétitions de lancer de javelot et de saut en hauteur, il devint disciple de Chotoku Kyan en 1932.

À partir de 1936, et ce durant deux ans, il étudia le Goju-ryu sous la direction de Chojun Miyagi, mais il considéra toujours Kyan comme son principal maître.

Ensuite, il s'entraîna avec Choki Motobu pendant un an environ et acquit une excellente formation en *kobudo*.

Malgré l'interdiction des arts martiaux imposée par les forces d'occupation, il ouvrit son premier *dojo* en 1946 dans le village de Konbu.

Dans les années 50, il commença à mélanger en un style unique, ce qu'il trouvait de meilleur dans le Shorin-ryu et le Goju-ryu.

En 1956, il baptisa son école « Isshin-ryu ».

Ses premiers élèves étrangers furent des Marines américains stationnés à Okinawa qui introduisirent cette école aux États-Unis.

Son fils, Kichiro, prit sa succession en 1972.

KYOKUSHINKAI

- Masutatsu Oyama (1923-1994)

Né en Corée, son véritable nom était Choi Young-i. Il découvrit d'abord le *kempo* chinois et les arts martiaux anciens de Corée — pas le taekwondo qui est une création récente à base de karaté. Le Goju-ryu de Gogen Yamaguchi lui fut enseigné plus tard par un travailleur saisonnier employé à la ferme de ses parents.

En raison de sa turbulence, son père l'envoya à quatorze ans dans une école militaire à Tokyo. Il y suivit l'enseignement de divers maîtres, parmi lesquels Gichin Funakoshi.

Après ses études, sur les conseils d'un expert de Goju-ryu, il s'exila pour méditer et s'entraîner dans les montagnes, accompagné d'un de ses élèves, Yashiro. Isolés du reste du monde, ils avaient pour seul contact un

dénoté Kayama, qui les ravitaillait régulièrement. Ils s'imposèrent une discipline de fer et un entraînement rigoureux, puisant leur technique dans les formes coréennes anciennes, le Goju-ryu, le Shotokan et le Taikiken de Kenichi Sawai (1903-1988). Yashiro craqua au bout de six mois et Oyama dut lui aussi abandonner au bout de quatorze mois par suite, dira-t-il, de la défection du mécène qui l'approvisionnait.

Comme cette aventure n'eut aucun témoin, il circulera, par la suite, les histoires les plus rocambolesques qui se puissent concevoir.

Quand Oyama revint à la civilisation en 1950, il testa sa force sur un taureau. Il en aurait affronté cinquante-deux dans sa vie et en aurait tué plusieurs, toujours à mains nues bien sûr. En 1952, il entama une tournée de démonstrations et de défis aux États-Unis puis en Asie en affrontant karatékas, boxeurs, lutteurs et autres adversaires qu'il domina largement, dicit sa biographie officielle. En 1953, il ouvrit son premier *dojo* à Tokyo et, en 1964, il donna à son style le nom de Kyokushinkai (l'école de l'ultime vérité).

Les combats de compétition se déroulent en plein contact, avec possibilité de K.O. (avec de nombreuses interdictions). Cependant, comme dans beaucoup d'autres écoles, l'entraînement est relativement conventionnel, à base de *kihon* et *kata*.

GEMBUKAN

- Tsuneyoshi Ogura (1909-2007)

D'origine okinawaïenne par sa mère et descendant de Shingen Takeda (1521-1573), célèbre samouraï japonais, par son père, il fut élève de Chotoku Kyan et Kentsu Yabu, tous deux maîtres de Shuri-te, et de Makoto Gima (1896-1989 ; disciple de Itosu puis de Funakoshi) qui lui transmet les formes antiques de nombreux *kata* avec leurs applications martiales. Il fut contemporain et parfois l'élève de la plupart des maîtres de karaté d'Okinawa et du Japon de la première partie du 20^e siècle : Chibana, Funakoshi, Ohtsuka, Mabuni, Miyagi, etc. Comme pour le Shotokan, cette école a pris le nom du *dojo* fondé en 1944 par Ogura : Gembukan — aucun rapport avec le Genbukai de Demura. L'enseignement porte sur des *kata* du Shuri-te, du Tomari-te et du Naha-te dans leur forme originelle, constituant ainsi une synthèse intéressante. Plus que la puissance, cette école, qui s'ancre dans les vieilles traditions martiales, privilégie la fluidité du geste.

Le Gembukan est représenté en France par Roland Habersetzer et Pierre Portocarrero.

MISES EN GARDE

Évidemment, d'autres styles, d'autres écoles existent et des maîtres dont nous n'avons pas parlé dépassent sans doute en intérêt certains experts ayant bénéficié d'une note biographique. Mais cette rétrospective n'a aucune prétention d'exhaustivité et ce n'en est d'ailleurs pas le but. Son utilité réside dans la confrontation de biographies généralement présentées pour illustrer la genèse d'un style ou d'une école — *ryu*, *ha*, *kan*, *kai*, *do* — et souvent pour en faire briller les ors. Leur juxtaposition permet de mieux appréhender la place et les réels apports des protagonistes de la grande histoire du karaté.

Toutefois, malgré la présentation des styles dans une sorte de généalogie, il convient d'adopter la plus grande prudence sur l'interprétation des filiations successives, la réalité étant souvent à mille lieues de ce qui apparaît comme une évidence.

À la mort de Shogo Kuniba, qui fut un grand parmi les grands, le conseil des *shihan* du Seishinkai a désigné Kunio Tatsuno (1942-1999) comme successeur. Cette décision reposait sur des motifs clairs : Tatsuno était très riche — financièrement — et se proposait d'œuvrer à l'expansion du Seishinkai et à l'admission du karaté dans la liste des disciplines olympiques. L'homme, infatué, s'est montré totalement indigne de cet honneur — sa philosophie et sa technique étaient celles de la brute épaisse — et il s'est empressé de tirer un trait sur tout le *goshin-budo* développé par Kuniba. Par ailleurs, un élève de Shogo Kuniba, Toshio Kaneta (né en 1936), a fondé le Sogo Budo Kaneta-kai. Kaneta, un peu moins fin techniquement que Kuniba, plutôt frustré sur le plan intellectuel, transmet avec une parfaite maîtrise l'intégralité du karaté et du *goshin-budo* de Shogo Kuniba. D'un côté le même nom d'école mais un style extrêmement dégradé, de l'autre, le même style mais un nom d'école différent.

Que dire également de la succession officielle entre Sokon Matsumura et Anko Itosu dont on sait comment il a transformé le legs. Prudence, donc, sur la teneur des héritages ou des créations.

Précisons qu'une bonne partie des biographies de cet article a subi, après de multiples recherches et recoupements, des retouches par rapport à celles qui figurent dans la littérature et sur Internet. Des incohérences ont ainsi été corrigées, des affabulations mises en doute et des panégyriques ramenés à de plus justes proportions.

QUELS ENSEIGNEMENTS PEUT-ON TIRER DE CETTE RÉTROSPECTIVE ?

Notons tout d'abord que les différences d'un maître ou d'un style à l'autre sont de trois ordres :

- Technique : même pour le profane, les divergences sautent aux yeux ;
- Éthique : si, fondamentalement, l'art martial n'admet aucune règle, la vie en société exige un code ; mais quel code ?
- Philosophique : quel est le but ultime de l'art martial ?

Et un constat : les modifications techniques n'affectent généralement pas la finalité d'un art martial, mais les différentes approches philosophiques influent profondément sur la technique et peuvent entrer en conflit avec certains préceptes éthiques.

Soyons clair : les autorités politiques et administratives d'Okinawa, avec Itosu comme fer de lance, introduisent le karaté dans les écoles, évidemment avec l'objectif éducatif en point de mire. L'aspect martial est sans état d'âme passé à la trappe par Itosu et son équipe pour répondre au mieux aux désirs des pédagogues. Cela se traduit par l'abandon de toutes les techniques dangereuses et notamment par la fermeture des poings dans les kata en lieu et place des multiples techniques mains ouvertes. L'intelligentsia japonaise accueille favorablement cette initiative locale, ce qui ouvre, pour les maîtres okinawaïens, des perspectives d'expansion dans le reste du Japon. Dans les années suivantes, Funakoshi d'abord, puis Mabuni, Miyagi et Ohtsuka, pour ne citer que les principaux, se ruent sur ce créneau porteur et ouvrent chacun de nombreux clubs au sein des universités. Aucun ne reniera les préceptes définis par Itosu et tous enseigneront un art amputé de ses attributs martiaux sauf, peut-être et pour certains, dans leurs clubs privés, en dehors des institutions scolaires dans lesquelles le karaté est devenu une vulgaire gymnastique — le mot a été employé par les Japonais eux-mêmes. Contrairement à l'art martial, la gymnastique ne véhicule aucune philosophie ou éthique. Les pédagogues ont donc affublé ce karaté gymnique d'un catalogue de qualités morales à cultiver afin de justifier l'appartenance du karaté à la grande famille du *budo*.

Certains maîtres se sont opposés, au moins dans le discours, à cette dérive gymnique, mais une grande partie de ces réfractaires s'est orientée vers le karaté sportif de compétition ; autre travers qui éloigne le karaté de l'art martial puisqu'il faut également interdire les techniques dangereuses — donc efficaces — et établir des règles. Le lecteur aura d'ailleurs noté au passage que certains maîtres réputés, après avoir promu le karaté sportif, ont émis des réserves, voire de franches oppositions, envers la compétition.

Quelques maîtres ont poursuivi leur chemin dans l'étroit sillon de l'art martial authentique ; ce ne sont généralement pas les plus connus.

Ces observations n'enlèvent rien aux immenses qualités des champions et pédagogues, mais il faut être conscient de l'itinéraire sur lequel on s'engage, car il n'est jamais bon de se bercer d'illusions. Il faudrait être aveugle, ou idiot, pour nier le gouffre qui sépare karaté martial et karaté sportif. Malheureusement, de nombreux maîtres, anciens champions, entretiennent la confusion.

Deuxième point :

Si les modifications apportées à un art martial peuvent être techniques, éthiques ou philosophiques, les motivations qui les ont engendrées sont principalement commerciales, administratives, politiques ou personnelles.

1. Préoccupations commerciales

Entre 1920 et 1940, c'est bien un nouveau marché qui s'est ouvert au Japon pour le karaté et chaque maître a revendiqué sa part. Impossible cependant d'accuser les pionniers de mercantilisme, car il ne semble pas que la recherche du profit ait alimenté leur motivation, ce qui ne sera pas le cas d'un certain nombre de leurs

successeurs. Quoi qu'il en soit, l'histoire de l'expansion du karaté d'Okinawa, d'abord au Japon, puis dans le Monde, est une illustration parfaite de la conquête d'un marché — la JKA est avant tout une entreprise exportatrice — avec tous les travers qui lui sont inhérents.

Un exemple.

Au 18^e siècle, Kushanku démontre la technique du *hikite* à deux maîtres d'Okinawa et très rapidement tous adoptent cette innovation qui renforce l'efficacité des *zuki*.

Au 20^e siècle, les maîtres du Shotokan introduisent la poussée du *hara* dans les *atemi*, procurant ainsi à chaque technique une puissance nettement accrue — le full-contact et autres sports apparentés se réjouiront de ce progrès —, mais la plupart des autres styles de karaté dédaignent ou déguisent cette avancée sous une forme moins performante dont Ohshima dit : « Certains n'ont rien compris au travail du *hara* et font la danse du ventre. »

Pourquoi observe-t-on cette différence de traitement envers deux avancées incontestables ? Ne tournons pas autour du pot : les lois du commerce. Aux 18^e et 19^e siècles, le seul souci est d'être le plus efficace possible, nul ne se préoccupe de sa part de marché. Toute innovation est alors immédiatement adoptée par tous, annihilant progressivement les différences de style ; cela aboutit au karaté de Sokon Matsumura. Mais au 20^e siècle, il faut s'imposer dans un marché concurrentiel en pleine expansion. La plus-value d'un produit tient à ses différences, véridiques ou purement rhétoriques, que l'on présentera comme des atouts. L'uniformisation, la standardisation anesthésient l'intérêt du consommateur. Et, tout en collant au plus près aux attentes du public, chaque style va cultiver ses particularismes même au prix d'amputations sérieuses de sa valeur martiale. D'ailleurs, ce critère n'est plus primordial ; les mots d'ordre sont devenus « éducation » et « sport ». Néanmoins, chaque style conservera quelques aspects spectaculaires ou ésotériques propres à impressionner et attirer le public : le *shiwari* — la casse — en est le meilleur exemple.

Fondamentalement, de nombreux maîtres souhaiteraient enseigner un karaté réellement martial, mais ils raisonnent tous, ou presque, en termes d'audience, bien relayés par les fédérations qui comptabilisent fébrilement leurs licenciés. Pour bien vendre, il faut présenter une belle vitrine. Dans ce but, la compétition fait consensus. D'où son omniprésence et les nombreuses ambiguïtés rencontrées dans l'enseignement du karaté.

Bien entendu, suivant les styles ou les maîtres, cette évolution teintée de mercantilisme est plus ou moins marquée, mais, à la vérité, les purs de l'art martial sont une infime minorité à partir du 20^e siècle.

2. Incitations administratives

Une reconnaissance administrative est souvent liée à des avantages financiers, logistiques ou promotionnels, ce qui peut inciter un expert à la solliciter. Or, tous les organismes — fédération, collectivité, sponsor, etc. — exigent des contreparties. Quelques exemples :

- Tous les maîtres de karaté l'affirment, outre les *atemi*, les *kata* contiennent des projections, des saisies et dégagements, des luxations et des contrôles. Cependant le karaté a été admis dans l'univers fermé du *budo* avec une panoplie martiale limitée aux techniques de percussion. C'était justement la faiblesse du *ju-jitsu*, aussi les promoteurs du karaté se sont-ils engouffrés dans cette brèche afin de présenter un art bien différencié. C'est d'ailleurs sur ce même critère qu'ont achoppés les tenants du karaté olympique vers la fin du 20^e siècle, les responsables du CIO trouvant le karaté trop proche du taekwondo déjà présent sur la liste des disciplines olympiques.
- Les collectivités territoriales ou les établissements publics peuvent accorder des subventions en contrepartie d'actions à caractère social, éducatif ou sportif qui ne seront pas neutres sur le contenu de l'enseignement. Et le montant des subventions est souvent corrélé aux résultats sportifs. Les purs de l'art martial, qui, le plus souvent, ne participent pas aux compétitions, ne sont pas logés à la bonne enseigne.
- Toute structure a ses propres règles auxquelles les adhérents doivent se soumettre ce qui ne manque pas de créer des adaptations hasardeuses. Par exemple, le programme des passages de grade d'une fédération ne correspond pas forcément aux vœux de chaque maître.

Certes, si l'expansion du karaté est une vraie réussite, d'aucuns regrettent que ce soit au prix de notables transformations et surtout d'un regrettable appauvrissement. Ainsi, confrontés à des exigences administratives, nombreux furent les maîtres forcés d'introduire dans leur style ou école des modifications techniques qu'ils n'auraient pas spontanément souhaitées.

3. Impératifs politiques

Si l'expansion du karaté au Japon s'est d'abord faite sur le mode gymnique et éducatif, au moment de la seconde guerre mondiale, le Japon, belliciste, expansionniste, a encouragé l'esprit martial et les clubs d'arts martiaux se sont retrouvés en première ligne pour former des kamikazes. Après la défaite de l'Axe, toute activité à caractère martial a été bannie jusqu'en 1948 avec quelques exceptions notables, notamment pour le karaté. D'ailleurs, celui-ci fut le premier à bénéficier d'une nouvelle autorisation grâce à l'aspect apparemment inoffensif de ses *kata*. Les résolutions pacifiques signées par le Japon, bien acceptées par une population totalement dévouée à son empereur, constituèrent le terreau sur lequel a pu se développer un karaté exclusivement sportif. Les adeptes du véritable art martial se sont fondus dans ce mouvement ou se sont faits discrets. Il a fallu attendre de nombreuses années pour voir certains maîtres revenir au karaté martial.

4. Prédispositions naturelles

Gichin Funakoshi avait des bras d'acier et prenait un grand plaisir à voir les attaques adverses se briser sur ses défenses ; aussi enseignait-il un karaté relativement statique fondé sur de puissants blocages. Ohtsuka, dont les avant-bras n'avaient pas la même solidité, préféra s'orienter vers un travail plus fluide en donnant la priorité à l'esquive. Si l'on poursuit l'examen des promoteurs des différents styles, on ne peut manquer d'observer une correspondance entre leurs prédispositions physiques ou psychiques et la forme de leur art. Chacun adapte l'art martial à ses penchants naturels. Ainsi au sein d'un même style, certains ont un style dur, d'autres sont très fluides ; certains adoptent des positions basses, d'autres plus naturelles ; certains privilégient l'esquive, d'autres le blocage ; et la liste des divergences pourrait s'allonger presque indéfiniment. Là où le bât blesse, c'est dans la prétention de la plupart des maîtres à enseigner ce qui leur convient sans se préoccuper de ce qui convient à leurs élèves. Concevable lorsque, dans les siècles passés, le maître avait quelques disciples sélectionnés, cette formule est aujourd'hui absurde quand un maître prétend imposer le même moule à des milliers d'élèves directs et indirects.

En rassemblant les divers éléments que nous venons de souligner, nous voyons se profiler une vision d'ensemble de la genèse des styles :

- Première période : le Tode. Hormis la clandestinité des entraînements, aucune contrainte ne perturbe l'avènement d'un art martial totalement abouti. Sokon Matsumura concentrera entre ses mains la quintessence de l'art martial local.
- Seconde période : l'Okinawa-te. L'ouverture du Japon sur le Monde suscite un engouement pour les valeurs occidentales et notamment pour le sport auquel les maîtres vont s'adapter. Puis l'introduction de l'Okinawa-te dans l'enseignement amène les premières contraintes administratives avec pour corollaire une profonde mutation de la technique et de sa finalité. Tout le monde à Okinawa ne cautionnait pas cette initiative, mais les « pédagogues », Itosu en tête, et les « sportifs » l'emporteront sur les « guerriers » qui, bien que ne disparaissant pas totalement, seront largement marginalisés, surtout après 1945.
- Troisième période : le karate. Les maîtres ont pris conscience de la valeur de leur art et de son marché potentiel. Tels les marchands de lessive qui plus tard multiplieront les emballages contenant le même détergent, ils nous concoctent un large panel de styles où le consommateur crédule aura le sentiment d'avoir le choix. Car, il faut bien le souligner les différences sont souvent plus marquées entre deux enseignants de même style qu'entre les styles eux-mêmes.

Pourtant, si les styles se sont multipliés, un facteur d'uniformisation agit sournoisement depuis une cinquantaine d'années : la compétition. Il fut un temps où un *kata* Shito ne se pratiquait pas comme son équivalent Goju ou Wado. Même au sein d'un style, les différentes écoles avaient leurs spécificités et de notables nuances s'observaient dans leurs *kata* respectifs. Aujourd'hui, la compétition a imposé des standards que le jeune champion doit respecter s'il veut prétendre à la victoire et les entraîneurs se sont adaptés à ce nouveau diktat. Certes, chaque style possède des *kata* distincts, avec des positions particulières, mais la

manière de les exécuter s'est normalisée et il est devenu difficile de dire de quel style est un karatéka qui présente un kata que l'observateur ne connaît pas. En combat, cette distinction est encore plus ardue. Cette évolution, qui doit concerner environ quatre-vingts pour cent des clubs dans le Monde, n'a cependant rien de réjouissant puisque, comme l'ont fait remarquer de très nombreux maîtres, la compétition sportive s'est développée au détriment de la valeur martiale du karaté. Pour les puristes, cet avatar est la plus grande catastrophe qui pouvait affecter le karaté. En voici les principales conséquences :

- La panoplie de l'art martial permet de faire face à toutes les formes d'agression. Le compétiteur ne travaille que les techniques autorisées et surtout celles qui « payent ».
- Le véritable art martial doit conduire à la sérénité. La compétition produit et exploite stress et agressivité, pas seulement d'ailleurs dans les arts martiaux.
- La richesse de l'art martial permet de pratiquer toute sa vie sans lassitude. Dans les clubs « compétition » ou ceux qui suivent inconsciemment le même entraînement, on dénombre en moyenne 20 % d'adultes pour 80 % d'enfants. Inutile de se torturer l'esprit pour comprendre pourquoi.
- La compétition sportive est l'art de dominer ses adversaires. L'attaque prédomine puisqu'il faut gagner.

L'art martial vise l'harmonie. La défense est son principal pilier.

Philosophie, éthique et technique, tout oppose le sport de compétition et l'art martial.

Au milieu du 20^e siècle, il était encore permis de penser qu'une cohabitation était possible entre compétition et art martial ; d'ailleurs certains, peu nombreux il est vrai, sont parvenus à ce précaire équilibre. Néanmoins, au début du 21^e siècle, le doute n'est plus de mise ; le raz de marée de la compétition a submergé l'art martial qui n'est plus que ruines hormis quelques clubs ou groupements dirigés par de vrais maîtres, miraculeusement rescapés. C'est dommage, car, fondamentalement, la compétition de karaté peut être considérée comme une forme d'entraînement ou comme un jeu qui utilisent une partie des techniques du karaté sans pour autant se substituer à l'art martial. La réalité est, malheureusement, tout autre.

Mais la démarche « éducative » porte également une lourde responsabilité dans cette faillite. D'abord, il n'était pas nécessaire d'édulcorer autant le karaté pour l'enseigner au tout venant. L'art martial est une arme redoutable, tout le monde en convient, mais il recèle un pouvoir éducatif bien plus grand qu'un simple sport. Et avant d'être efficace, donc éventuellement dangereux, le pratiquant aura assimilé, durant plusieurs années, philosophie, éthique, contrôle de soi, etc. De plus, s'il est concevable d'adapter l'enseignement aux différentes tranches d'âge, il est totalement aberrant d'enseigner le même ersatz de karaté aux « poussins » et aux « seniors », à la seule différence de l'aspect ludique. Malgré les récriminations de certains instructeurs, c'est pourtant ce qu'on observe dans une majorité de clubs.

Donc, s'il s'agit de transpirer, acquérir quelques habiletés ou gagner deux ou trois médailles, n'importe quel style de karaté fait l'affaire. Mais si le but est de s'épanouir dans une pratique martiale conçue pour accompagner une vie entière, il convient de bien choisir son professeur afin d'être en accord avec sa philosophie, son éthique et sa technique. Dans ce cas, comprendre sur quoi repose son style est capital. Voyons, dans les grandes lignes, les options éventuelles qui s'offrent à un instructeur.

LA COMPOSITION D'UN ART MARTIAL

Le nom du style renseigne essentiellement sur la liste des kata enseignés dans un club, mais un art martial se compose de nombreux paramètres.

- Choix philosophiques

L'objectif peut :

- Se situer dans l'immédiat : activité hygiénique ou ludique.
- Envisager une construction sur le moyen ou long terme : éducation, sport, défense personnelle.
- Intégrer une dimension spirituelle : développement personnel, contrôle des émotions, maîtrise de l'esprit, sagesse.
- Viser à l'harmonie et au bonheur universels.

Cette énumération d'objectifs fonctionne comme des « poupées russes », les derniers englobant les précédents. Si l'instructeur se limite aux premiers, il n'y a aucun espoir d'avoir accès aux suivants. Notons

également le caractère illusoire de certains objectifs : la défense personnelle ne fonctionnera pas sans, au minimum, quelque maîtrise des émotions. Quant à l'éducation qui ne se soucie pas de l'esprit et de ses tortueux méandres, elle est vouée à un cuisant échec.

- Choix éthiques

Certains instructeurs n'enseignent que des gestes. C'est, de toute évidence, insuffisant, mais ils sont moins dangereux que ceux, heureusement peu nombreux, qui veulent former des robots exterminateurs.

La plupart prétendent transmettre des préceptes moraux. Ce ne sont, généralement, que des suites de mots vides de sens. Ainsi, des affiches sont placardées sur les murs des *dojo*, des jeux sont distribués aux enfants, qui égrènent les valeurs morales du parfait petit karatéka : courage, humilité, honneur, sincérité, respect, fidélité, bienveillance, droiture, contrôle de soi, etc.

Examinons-en quelques-unes.

- Humilité : qualité indiscutable quand elle est sincère et naturelle, ce qui n'est pas si fréquent. Certes, son contraire, l'orgueil, est blâmable, mais l'orgueil déguisé en humilité est haïssable, or, c'est sous cette forme qu'elle apparaît quand elle est imposée.
- Honneur : comment ne pas y voir le principal ciment des mafias et le mobile de trop nombreux crimes ? De plus, il entre facilement en contradiction avec l'humilité. Exemple parfait d'une valeur morale qui ne vaut pas grand-chose sauf pour envoyer des combattants se faire tuer dans des guerres d'agression stupides.
- Respect : seule la culture de l'amour d'autrui fera progresser l'humanité. Aimer, c'est voir les autres sans a priori et combler leurs besoins — pas leurs désirs qui ne sont que le reflet de leurs conditionnements. Ainsi conçu, l'amour n'a pas de règles. Or le respect consiste à observer des règles de conduite. Là où il y a respect ne peut exister l'amour. Si nous ne sommes pas aimé, c'est que nous ne savons pas aimer. On comprend ainsi comment survient le désir d'instaurer le respect.
- Fidélité : quand nous aimons ou apprécions quelqu'un, nous y restons naturellement attaché sans qu'il soit nécessaire de nous le prescrire. Lorsqu'un individu s'avère corrompu, immoral ou incompetent, y rester fidèle serait aberrant. Faire de la fidélité une vertu relève du non-sens. Mais on comprend qu'un seigneur l'exige de son samouraï ou un mafieux de ses hommes de main.

Le véritable maître ne se contente pas d'annoncer une liste de mots, supports bancals d'une éthique simpliste ; il a longuement mûri un ensemble cohérent destiné à promouvoir une véritable noblesse d'esprit. Un vrai *budo* n'a pas besoin d'être guidé par un code moral ; un *budo* comporte intrinsèquement une éthique.

- Choix techniques

Les formes prises par le karaté reposent sur divers paramètres. Les plus saillants sont les suivants :

- Interne ou externe ?

On distingue généralement les arts martiaux dits « internes » et ceux dits « externes ». L'interne concerne la genèse et le contrôle du *ki*, l'énergie fondamentale, mais également des paramètres tels que la stabilité émotionnelle. En théorie, si l'interne est représenté par le *qi gong*, l'externe ne devrait être qu'une simple gestuelle, une gymnastique. En fait, tous les arts martiaux sont un mélange des deux en proportions variables. Plus l'origine d'un style est chinoise, plus celui-ci revendique un travail sur le *ki*, mais les aficionados de la compétition ou de l'éducation, quel que soit leur style, sont fréquemment ceux qui se préoccupent le moins de l'interne.

- *Atemi waza* ou art martial complet ?

La panoplie technique du karaté est extrêmement vaste. Cependant, depuis le début du 20^e siècle, seuls les *atemi* ont été réellement enseignés, on a déjà vu pourquoi, et les règles de compétition ont entériné ce choix sélectif. Depuis quelques années, un nombre croissant d'experts étoffent leur enseignement avec des saisies, luxations, projections, immobilisations, attaques armées, et leurs contre-prises. Les écarts d'un instructeur à l'autre sont considérables.

- Quels *kata* ?

Les *kata* sont l'essence du karaté. Ceux qui proviennent du Naha-te privilégient les courtes distances de combat et les mouvements circulaires. Le Shorin-ryu et ses dérivés sont plus nuancés, associant d'une part courte, moyenne et longue distances, d'autre part mouvements directs et circulaires. Le *kime* est présent dans tous les styles, avec des méthodes différentes et plus ou moins d'efficacité, sauf pour le Shotokai qui le

néglige totalement. Les attitudes hautes — choix du Wado-ryu — favorisent la mobilité et les esquives ; les positions basses — choix du Shotokan — accroissent puissance et stabilité. N'a-t-on pas besoin des deux en fonction des circonstances ?

Un autre choix est possible : *kata* antiques ou *kata* modernes. Choix difficile, car les modifications apportées au fil du temps sont parfois de réelles améliorations, parfois des erreurs manifestes. De plus, le jugement diffère suivant la finalité que l'on attribue au karaté.

- Avec ou sans armes ?

Un certain nombre d'écoles ont introduit dans leur cursus le travail du sabre ou des armes du *kobudo*. Quelques-unes explorent les possibilités de défense à main nue face à une attaque armée, quelques autres couplent armes et *atemi*, mais, la plupart du temps, il s'agit d'une simple juxtaposition. Cependant, un travail approfondi des armes traditionnelles n'est pas réellement nécessaire pour apprendre à faire face à un couteau, un pistolet ou un bâton qui sont les armes actuelles de l'agression.

Compléter le karaté avec l'étude des armes traditionnelles est intéressant mais réservé aux passionnés qui consacrent beaucoup de temps à l'entraînement. Ceux qui pratiquent seulement deux ou trois fois par semaine n'y gagneront rien. Mieux vaut maîtriser correctement un art que d'en saboter deux.

- Un karaté pour qui ?

Un samouraï ou un champion poursuivent un même objectif : être le plus fort possible. À cette fin, il est naturel qu'ils utilisent au mieux leurs prédispositions ; ainsi, chacun aura son « style ». Or ceux-ci deviennent souvent des enseignants qui privilégieront les techniques leur ayant permis de briller. Quel vieux karatéka n'a pas vu, un jour, un expert puissant exiger d'une frêle jeune fille des blocages durs ?

Trop d'experts se prétendant pédagogues ont fait de leur style personnel un monument à leur seule gloire.

Ainsi, beaucoup de styles manquent d'universalité et ne s'adaptent pas à tous les pratiquants. D'ailleurs, plusieurs maîtres cités dans cette rétrospective ont changé de style ou créé leur propre style afin d'être plus en phase avec leurs qualités naturelles. Pourquoi les élèves n'auraient-ils pas les mêmes prérogatives : développer leurs propres qualités. Un style de karaté doit donc offrir à chacun la possibilité de s'épanouir en puisant dans une vaste panoplie technique et philosophique, ce qui n'empêche pas une parfaite cohérence de l'ensemble.

MON STYLE DE KARATÉ IDÉAL

Le karaté idéal n'est pas très difficile à définir et bénéficie de la caution de Gichin Funakoshi cité par Mitsusuke Harada : « Il n'y a pas de style en karaté [...] Chacun doit essayer d'aboutir à un point où il pourra montrer qu'il a créé quelque chose dans sa vie. » Le lecteur aura d'ailleurs noté que le karaté de Yoshitaka Funakoshi était incomparable à celui de son père. Or ce dernier a toujours laissé son fils libre d'innover. Quand les actes correspondent aux paroles !

Pour moi, le karaté doit être un art martial complet explorant les différentes options où chacun pourra trouver le substrat nécessaire à son épanouissement et son efficacité. Quels sont donc les principaux composants de ce karaté idéal ?

- Philosophie

En 1940, les quatre principaux styles de karaté avaient été admis dans le cercle très fermé du *budo* contrôlé par le Butokukai. Du temps du *karate-jutsu*, de nombreux maîtres enseignaient déjà, outre la technique, une philosophie et une éthique. Avec le *karate-do*, le karaté est devenu une « voie », ce qui impose à tous les enseignants qui revendiquent l'appellation « *karate-do* » des objectifs plus spirituels.

Puisque les grandes idées intègrent les idées plus terre à terre, il faut viser le plus haut possible : l'art martial doit permettre de construire une société meilleure où règne la paix et le bonheur universel. Or, pour être heureux, il faut être serein, se sentir en sécurité, se débarrasser de ses peurs et, en conséquence, de sa propre agressivité. La technique du karaté, si elle est réellement efficace, peut faire progresser vers la sérénité et l'harmonie planétaire, mais elle peut également avilir si elle est mise au service du mal. Ainsi la notion de voie s'avère primordiale pour que l'humanité s'élève. Malheureusement ce concept est souvent mal compris ; ce n'est jamais un chemin tracé. C'est l'itinéraire que chacun découvrira lors d'une longue et

profonde réflexion philosophique et éthique mobilisant l'intégralité de l'être, pas seulement son intellect. Une illumination qui prend naissance dans le hara.

Certains objecteront que le Monde ne sera pas meilleur s'ils acquièrent quelques qualités supplémentaires et préféreront entretenir leur médiocrité.

« Je suis le Monde » disait Jiddu Krishnamurti (1895-1986). Chacun de nous est le Monde. Commençons par nous changer et le Monde changera.

- Éthique

Le code moral affiché dans les *dojo* ne résiste pas à une analyse critique, car il est construit par accumulation de valeurs censées représenter le *budoka* idéal. De fait, il aborde le problème à l'envers. Il faut s'interroger sur la cause fondamentale des travers humains et sur la manière d'y remédier. Un précédent article sur la « voie » — auquel le lecteur se reportera s'il ne maîtrise pas bien le sujet — a pointé du doigt le responsable, l'ego, et indiqué la solution : mettre une sourdine à l'ego ou mieux, éradiquer l'ego. L'amour, l'altruisme, l'humilité, la bienveillance découlent naturellement de cet état de conscience où l'ego a disparu sans avoir besoin de les rechercher séparément. Certes, la tâche est ardue, peu conventionnelle, mais c'est la seule possible pour accéder au Graal.

- Technique

- *Kata*

Quand, en 1976, j'ai commencé à m'entraîner à l'Amicale Karaté avec Patrick Tamburini, j'ai rencontré des experts de tous styles qu'il invitait pour diriger un cours ou un stage. J'ai ainsi appris des *kata* Shotokan, Shito et Goju. Lors des passages de grade, seul un nombre de *kata* était imposé, aussi pouvait-on mixer les différents styles. Or, à l'époque nous respections encore les modes d'expression propres à chaque style ce qui enrichissait non seulement notre panoplie gestuelle mais également l'éventail de nos sensations. Cela permettait à chacun d'opérer une sélection en accord avec ses affinités. J'aimerais revenir à cette formule à condition que le choix se limite aux styles reconnus afin d'éviter un déferlement de *kata* fantaisistes. Malheureusement, cette solution est incompatible avec les règlements de passage de grade de la Fédération Française de Karaté qui impose de choisir son style et je n'ai pas l'envergure qui me permettrait d'évoluer en dehors des structures officielles ou d'imposer de nouvelles règles. Dommage ! mais il est permis d'espérer des modifications futures d'un règlement qui a déjà beaucoup évolué. Néanmoins, ce travail est toujours possible indépendamment des passages de grade. Et pour les plus gradés, la connaissance de quelques *kata* antiques pourrait susciter des analyses comparatives du plus grand intérêt. Comparaisons possibles également entre les versions d'un même *kata* dans les différents styles modernes.

D'autre part, les *bunkai* gagneraient énormément en intérêt en élargissant l'éventail des situations : plusieurs agresseurs, armés, etc.

- Panoplie

Le *karate-do* doit être efficace, sinon il ne mérite plus son appellation ; mais efficace dans quel but ? Voici mon choix.

En priorité, efficace pour atteindre ses objectifs philosophiques et éthiques, la technique n'étant que le moyen d'accéder au but. Évidemment, celle-ci doit être en mesure d'éliminer physiquement les protagonistes de tout type d'agression, mais l'accent doit être mis sur la dissuasion, psychologique d'abord, physique ensuite. À cette fin, l'étiquette du *dojo* n'est pas anodine, car elle confère dignité et retenue, qualités qui pourront éviter la dégénérescence d'un conflit.

On a déjà vu dans un article sur l'efficacité qu'aucun art martial — le karaté tel qu'il est enseigné généralement ne fait pas exception — ne répond parfaitement à cette problématique et que la juxtaposition de plusieurs disciplines aboutit généralement à des contradictions. L'ensemble *karate-do*, qui privilégie les *atemi*, et *goshin-budo*, qui comprend saisies et dégagements, projections, luxations, contrôles et immobilisations et leurs contre-prises, a été conçu pour éviter cet écueil. Et, caractéristique capitale, il n'exige pas des capacités physiques exceptionnelles ; ainsi s'adresse-t-il à tous. Quant à savoir s'il faut privilégier l'esquive ou le blocage, le souple ou le dur, le combat rapproché ou à distance et bien d'autres choix apparemment contradictoires, l'enseignement doit fournir l'ensemble, car les circonstances peuvent exiger l'un ou l'autre et chaque pratiquant doit pouvoir choisir à sa convenance.

Quand on cherche l'efficacité, les *atemi* — pas seulement les *zuki* et *keri* ; les mains ouvertes, les coudes, les genoux sont redoutables — constituent la solution la plus expéditive et souvent la meilleure, à condition de s'entraîner dans l'esprit du *chi-mei*, qui permet de mettre hors de combat un adversaire en une seule action — indispensable en cas d'agresseurs multiples. Cela exige un excellent *kime* et une parfaite connaissance des points vitaux. Cependant on peut avoir besoin de dissuader, de se dégager d'une saisie ou de maîtriser sans blesser. Si l'*atemi waza* est le cœur de notre art martial, le *goshin-budo*, pourvu qu'ils s'articulent harmonieusement, s'avère indispensable pour être en mesure d'affronter toutes les situations d'agression.

L'écueil d'une accumulation pléthorique sera évité grâce au sens de l'observation et à la compréhension profonde des principes qui fondent chaque technique. On s'apercevra ainsi qu'un même geste peut servir à diverses fins dans des contextes éminemment variables. Cette qualité d'observation s'appuie sur la sérénité et la lucidité ; tout est lié.

Afin de permettre une utilisation par tous, petit gabarit ou athlète fatigué, les techniques économes en énergie seront privilégiées et le spectaculaire gratuit totalement éliminé.

Pour finir, notons que la dichotomie entre karaté et *goshin-budo* est une facilité explicative lorsqu'on s'adresse à l'individu lambda qui ne connaît du karaté que les images de son petit écran. En fait, l'ensemble karaté et *goshin-budo* constitue le vrai karaté ; celui que les adeptes du pur art martial ont toujours recherché.

○ *Kumite*

Le *kata* est le fondement du karaté, mais il nécessite un travail de mise en application avec un ou plusieurs partenaires, le *bunkai*, pour prendre tout son sens. En fait, le *bunkai* est un *kumite* codifié et comme toutes les formes de *kumite*, il est indispensable à l'élaboration d'une véritable efficacité.

Le vrai combat est celui où tout est permis, où le perdant a rendez-vous avec la grande Faucheuse. Il est évidemment impossible de s'entraîner sous cette forme ; le *kumite*, au dojo, doit donc respecter des règles ou des consignes. Cependant, si la règle est toujours la même, une habitude dangereuse s'installe. Exemple typique : le karatéka qui ne protège pas son bas-ventre sous prétexte qu'une règle interdit d'attaquer ce point vital. Des DVD d'experts de renom en montrent certains, anciens champions, qui, en situation d'agression, négligent totalement ce détail essentiel.

Kumite-kata, *jyu-ippon-gumite*, *jyu-gumite*, *ippon*, *nihon*, *sanbon* ou *gohon-gumite* doivent se pratiquer avec des consignes extrêmement variées afin d'explorer toutes les éventualités d'un combat pour la vie. Aucune forme d'entraînement n'est prohibée. Seule la variété est obligatoire car tout peut arriver lors d'une agression, même le pire.

Dans cette optique, le *shiai* pratiqué en compétition n'est pas fondamentalement néfaste s'il n'est qu'un des éléments constitutifs d'un entraînement suffisamment varié. Malheureusement, de nombreux entraîneurs, conditionnés par l'omniprésence de la compétition, consacrent la totalité du temps imparti au *kumite* à cette forme exclusive. Et la championnate, qui atteint de nombreux compétiteurs, met le coup de grâce à l'art martial.

AVOIR LE CHOIX : UNE MANIÈRE DE S'ÉGARER

Il y a tout lieu de penser que ce karaté idéal est proche de celui de Sokon Matsumura puisque tous les experts de l'époque ayant laissé une trace ont suivi ses cours. Et ce n'est pas un simple hasard, car certains ont dû se démener pour être acceptés comme élèves du maître.

En ces temps, l'efficacité était toujours la première motivation mais, comme on l'a vu, chacun y accédait en fonction de ses propres prédispositions. Or tous ont trouvé dans l'enseignement de Sokon Matsumura les ingrédients nécessaires à la satisfaction de leur sensibilité profonde.

Ce vrai karaté, efficace, dangereux, était en lui-même porteur d'une philosophie et d'une éthique car tout homme intègre et intelligent ne peut se dispenser d'une profonde réflexion quand il tient entre ses mains — au sens propre — un pouvoir de vie et de mort. D'ailleurs les maîtres de l'époque n'hésitaient pas à refuser leur enseignement à qui en était indigne.

Cependant, deux dates ont marqué l'avènement d'un profond changement de la mentalité japonaise avec des répercussions notables sur les arts martiaux :

- 1853, où les armes à feu firent une irruption remarquée avec l'expédition américaine Perry ; il s'ensuivit une désaffection progressive envers les arts martiaux traditionnels qui ne semblaient plus être en phase avec la réalité.
- 1868, début de l'ère Meiji, qui signa la fin de l'isolationnisme du Japon et la disparition de la société féodale. Les valeurs occidentales supplantèrent rapidement les valeurs traditionnelles japonaises.

Les successeurs de Matsumura, pris dans ce séisme, ont, dès la fin du 19^e siècle et tout au long du 20^e, adapté le karaté aux goûts du grand public et aux exigences des pédagogues, pris le train du sport, de la compétition, puis du sport-spectacle et du sport-marchandise, multiplié les styles et ont même observé sans trop frémir la naissance de certains avatars comme le body-karaté. Rien d'étonnant dans cette évolution ; elle reflète notre civilisation, ses exigences de réussite, ses valeurs contestables, ses plaisirs superficiels et sa notion erronée du bonheur — le PIB par habitant n'est-il pas le critère d'évaluation le plus utilisé ? Mais, si nous avons gagné en confort et agrément, le prix à payer est lourd : stress, égoïsme, aliénation, violence, perte des repères, etc. Curieusement, la majorité n'a conscience ni des progrès, ni des régressions.

Heureusement, certains sont lucides et il est de leur devoir d'éclairer les autres ; les Krishnamurti nous sont précieux. Ainsi, lorsque l'évidence prescrit de s'extraire des conditionnements qui guident le troupeau, surgit la question : comment ?

Le karaté ne revendique-t-il pas le « do » — la voie ? La voie n'est-elle pas destinée à nous extraire des imperfections de la société ?

Mais il existe plusieurs karatés dont les différences portent sur le style ou sur la finalité — sportive, ludique, éducative ou martiale — et tous utilisent le suffixe « do ». Pourtant rares sont les clubs de karaté qui se distinguent d'un classique club de sport ; or la voie ne peut être celle du conformisme.

Lorsqu'un esprit sage entend parler de la voie
 Il la met en pratique avec assiduité.
 Lorsqu'un esprit moyen entend parler de la voie
 Elle lui paraît aller et venir.
 Lorsqu'un esprit superficiel entend parler de la voie
 Il éclate de rire.
 S'il n'éclatait pas de rire
 Cela serait indigne de la voie.

Ainsi un vieil adage dit :

La voie brillante paraît terne
 La voie qui progresse paraît régresser
 La voie régulière paraît rude
 La plus haute vertu est comme la vallée
 La blancheur la plus éclatante paraît morose
 La vertu accueillante paraît rébarbative
 La vertu intense paraît morne
 La substance pure paraît souillée.

Le grand carré n'a pas d'angles
 Le grand vase est long à modeler
 La grande musique est au-delà du son
 La grande image n'a pas de forme.

La voie cachée est sans nom
 Et pourtant elle seule, parfaite,
 Accorde et accomplit.

Tao Te King - Lao Tseu (6^e et 5^e siècles avant notre ère)

Les styles de karaté se différencient sur des détails : position de la main qui fait « hikite », préférences dans l'exécution des blocages, prépondérance d'attitudes qui favorisent tel ou tel enchaînement, etc. Tout au plus, les styles issus du Naha-te, Goju-ryu et Uechi-ryu, orientent-ils vers le combat rapproché. Tout cela ne revêt guère d'importance. L'essentiel est dans la finalité de l'enseignement. Au choix :

- Karaté éducatif, pour les enfants. Ce n'est qu'une approche destinée à éveiller les capacités physiques et mentales des plus jeunes. Ce n'est pas très éloigné du karaté universitaire japonais qui s'est propagé en Occident sous le vocable de « karaté traditionnel ».
- Karaté ludique. L'unique mot d'ordre est : « se faire plaisir ».
- Karaté sportif. C'est là que les « détails » prennent toute leur importance, même s'ils ne correspondent à aucune nécessité sur le plan martial.
- Karaté martial ; le seul qui peut revendiquer les appellations « karate-jutsu » grâce à son efficacité et « karate-do » car il accorde une place essentielle à la maîtrise de l'esprit. Le seul à pouvoir prétendre conduire sur la voie.

Comment les distinguer ?

À ceux qui se complaisent dans les errements de notre civilisation, qui n'auront pas lu cet article ou, s'ils l'ont lu, ne l'auront pas compris, voire l'auront jugé stupide, le karaté contemporain offre le choix de milliers de clubs et d'instructeurs de différents styles qui ne bousculeront guère leur éducation ou leurs croyances, pas plus qu'ils ne bousculeront d'éventuels agresseurs. Et les nuances de style pourront alimenter quelques discussions de vestiaire.

Mais ceux qui voient, ou entrevoient, la nécessité de s'engager dans une démarche éthique et philosophique, qui souhaitent construire un Monde pacifié, qui sont épris de vraie justice, qui ne craignent pas de bousculer leur ego, qui comprennent l'inéptie des certitudes triviales, qui veulent traverser l'existence sereinement et la tête haute, qui veulent agir et ne pas subir, qui sont capables d'efforts sans en attendre un titre de gloire, ceux-là seuls sauront, d'instinct, reconnaître le véritable art martial et le maître authentique — quel que soit le nom de son style —, compétent et généreux, qui les conduira sur la voie.

Sakura Sensei